

Introduction : contextualisation, méthodes et sources

1. Migration de longue durée et changements structuraux dans les espaces de départ et d'arrivée

Les grandes tendances structurelles: augmentation et féminisation de la migration du Pacifique vers Cali

Migrations sélectives et différentielles selon le genre et le statut socio-économique, d'où des impacts démographiques et socio-économiques importants et contrastés dans les lieux de départ et d'arrivée : vieillissement, masculinisation et prolétarisation dans les campagnes du Pacifique vs féminisation et maintien d'une structure jeune dans les villes et en particulier à Cali où l'on assiste aussi à une compétition accrue pour l'accès aux ressources économiques.

Conclusions : on assisterait à un « alignement » des comportements migratoires du Pacifique sud sur le modèle « national », avec 20 à 30 ans de retard. Serait-ce le signe de « l'intégration » de cette zone traditionnellement marginale ?

2. Un exemple de mobilité fortement ancrée dans la logique culturelle : les circulations matrimoniales

“Avant”, l'alliance matrimoniale était une ressource stratégique pour la survie, dans un univers de haute précarité mais les logiques restaient situées dans le contexte local ou micro régional

Quand les ressources changent et que l'espace de leur localisation s'agrandit, l'espace des alliances matrimoniales aussi

Conclusion : mobilité = accès aux ressources.

3. Le dispositif migratoire régional dans le Pacifique colombien

Vu du Pacifique : L'analyse des trajectoires montre la co-existence de plusieurs régimes de mobilité.

Une mobilité ancienne et “traditionnelle” :

initiatique et presque rituelle, avec retours prévus, même si pas tjs réalisés
intra-régionale et familiale

Ces systèmes perdurent, avec toutefois deux grandes ruptures dans les espaces et les rythmes de mobilité:

dans les années 1960-70 : plutôt les hommes, vers la canne (prolo agricoles) ou Tumaco

dans les années 1990 : plutôt les femmes, vers Cali (domestiques et études)

Dans ces derniers cas, migrations plus durables, voire définitives ; retour pensés mais souvent non réalisés

Vu de Cali :

Les pratiques migratoires des habitants du Pacifique se distinguent fortement par (i) la fréquence élevée de leur mobilité résidentielle, (ii) la grande amplitude spatiale de leurs trajectoires et (iii) l'intensité des relations avec Cali. Ces caractéristiques particulières de mobilité s'accompagnent à la fois d'une forte spécificité (raciale, mais aussi, par exemple, en terme de capital éducatif) et d'une grande hétérogénéité de conditions socio-économiques :

1. Les migrants du Pacifique dans leur ensemble sont d'abord ‘marqués’ à Cali par leur très forte singularité ‘raciale’ : près de 80% de population afrocolombienne
2. Leur niveau d'éducation à la date de l'enquête est, en moyenne, nettement supérieur à celui de beaucoup d'autres migrants
3. Mais cet avantage relatif de capital éducatif n'est pas converti systématiquement, loin s'en faut, en une meilleure insertion socio-économique : si cela est bien le cas pour

certain migrants urbains, en revanche l'ensemble des migrants ruraux du Pacifique sont cantonnés, dans leur immense majorité, aux strates socio-économiques d'habitat les plus basses.

4. Alors qu'un autre acquis de nos recherches démontre qu'il n'existe pas de ghetto racial à Cali, ce nouveau résultat déplace le débat sur l'inégalité socio-raciale à Cali du terrain de la ségrégation résidentielle à celui des inégalités de revenus, et donc d'accès à l'ensemble des ressources urbaines.

4. La grande région Pacifique, un espace migratoire contemporain ?

Un nouveau système de lieux :

Vu du Pacifique : s'élargit en réseau, aux dépens du "territoire" micro-régional

Inclut d'autres lieux : Venezuela, Putumayo, zones pétrolières, Bogotá... et moins de relations (ex. matrimoniales) avec les rios voisins.

Vu de Cali : s'impose comme carrefour, mais pas unique (Medellin et Bogota sont aussi des villes "du Pacifique"). Cela étant, il ne fait pas de doute que l'importance de la population originaire du Pacifique à Cali jointe à l'acuité et à la complexité des enjeux de son insertion économique et sociale dans la ville, en fait un lieu crucial pour la dynamique de reproduction démographique, socio-économique et politique de la population du Pacifique dans son ensemble.

Conclusions

Les lieux forment système, en réseau ouvert, mais différencié selon le genre, le statut et l'étape du cycle de vie.

En retour, les pratiques de sociabilité culturelle changent elles aussi : les alliances matrimoniales, on l'a vu, mais aussi les réseaux d'affinité (liés au développement de la scolarité) et de classes. La ville reste un espace d'opportunités, surtout pour les femmes.

Systemes de lieux et mobilités dans le Pacifique colombien

Olivier Barbary (statisticien IRD), Odile Hoffmann (géographe IRD)¹

Introduction : contextualisation, méthodes et sources

La « thèse » de la communication : la mobilité est au carrefour de logiques culturelles (relation à l'autre et au monde) et de contraintes plus structurelles (notamment socio-économiques). Les pratiques de mobilité sont historiquement construites, elles répondent avec une certaine inertie aux nouvelles contraintes, et re-configurent l'espace des individus et groupes concernés.

Donc, logiquement :

La modification des régimes de mobilité traduit et implique des adaptations d'ordres économique et socioculturelle. Elle induit des transformations territoriales, elle relie des lieux de manière différente. Dans le cas étudié, le système de mobilité fait apparaître un « système de lieux » qui fait sens sur d'autres plans de la réalité des personnes « migrantes », « sédentaires » ou « mobiles ».

On essaiera de démontrer ça dans le cas du Pacifique colombien, en quatre étapes:

1. Les grandes tendances structurelles : le pays, la métropole régionale-Cali, la petite ville-Tumaco
2. Un exemple de mobilité fortement ancrée dans la logique culturelle : les circulations matrimoniales
3. Un dispositif migratoire régional
4. Enfin, un essai de joindre les deux entrées : les changements récents et perspectives, tant sur le plan structurel que socioculturel

- *Pourquoi cet intérêt pour ces lieux et cette région ? Quelle pertinence?*

Cf **CARTE**

Pour répondre à une préoccupation "les migrants noirs inondent Cali"

Pour comprendre l'émergence de la notion de « région Pacifique » avec capitale Cali, dans le cadre de la mobilisation afro-colombienne suite à la Constitution 1991, qui reconnaît de nouveaux droits aux noirs du Pacifique.

En effet, cette région est bien particulière, sur les plan géographique et de son histoire de peuplement:

-zone géographiquement marginalisée (pas de voies de com, forêt tropicale, pas ou peu de ressources minières (il y en eut, mais c'est fini)

-zone non investie par les pouvoirs coloniaux puis indépendants, ni par les agents économiques : pas d'infrastructures on l'a dit, pas de présence du capital, faible présence des

¹ IRD, Institut de Recherche pour le développement.

obarbary@ehess.cnrs-mrs.fr

hoffmann@bondy.ird.fr

appareils d'Etat. Par exemple, pas (peu) de régularisation de la propriété : terres de la Nation, usufruit non légalisé. Objet des récentes législations (1993-1995)

-pour ces mêmes raisons, zone d'installation de populations noires depuis la Colonie (les fuyards marrons) puis au XIXème : migrations de peuplement vers la côte, avec poly-activités (agriculture, pêche, cueillette, travail salarié, etc.). Faible métissage.

Depuis plus d'un siècle et jusqu'à aujourd'hui, on peut dire que le Pacifique colombien est une "région à majorité noire". Avec des voisins indiens, des blancs dans les villes. Une intégration administrativo-politique très formelle. Une pauvreté très marquée.

Ces différents traits font du Pacifique une zone très spéciale: érigée en symbole de l'identité afrocolombienne à travers la notion de "territoire des communautés noires" ; cible privilégiée des changements constitutionnels ; espace d'émigration accélérée et d'importants changements socio-économiques et politiques.

- *Les méthodes et les sources*

Recensements et enquêtes socio-démographiques à Cali : DANE, CIDSE-IRD 1996, BM 1999
enquêtes et recensements d'institutions à Tumaco : DANE, CVC, SISBEN, données propres.

Nous nous appuyerons sur deux types d'informations empiriques.

- l'estimation des effectifs et des caractéristiques des migrants sur la durée de vie ou des migrants récents, à partir des questions sur le lieu de naissance et le lieu de résidence antérieure figurant dans les sources d'information secondaires (recensement, ENH, etc.) ou dans nos propres enquêtes.

- les trajectoires résidentielles observées par les enquêtes spécifiques effectuées entre 1993 et 1998 .

Sources	Echantillon
Cali	
DANE : recensements, ENH	
Enquête CIDSE-IRD 1998 : mobilité spatiale et insertion urbaines des population afrocolombiennes à Cali	1880 ménages représentatifs de 80% de la ville
Enquête CIDSE-Banque mondiale, 1999: Accessibilité et perception des services publics à Cali	1888 ménages représentatifs de l'ensemble de la ville
Tumaco	
DANE, recensements	
CVC	Relevé exhaustif sur la région des ríos de Tumaco
SISBEN	Echantillon représentatif sur le municipe de Tumaco
Enquête CIDSE-IRD, 1998, dans une localité rurale du municipe de Tumaco (Bellavista, rio Mejicano	Exhaustif sur le village : 54 ménages, 285 habitants. Pour l'enquête migration, 142 personnes concernées.

1. Migration de longue durée et changements structuraux dans les espaces de départ et d'arrivée

Les tendances générales de la croissance urbaine en Colombie et les rôles respectifs des soldes migratoires et du croît naturel ont connu depuis cinquante ans une évolution importante. Après 'l'explosion urbaine' qui caractérisa la période intercensitaire 1951-1964 (la population urbaine augmentait alors à un rythme de 5,6% par an), l'ensemble des grandes villes du pays est engagé, depuis le début des années 1970, dans la phase de 'transition urbaine' caractérisée d'une part par un ralentissement sensible de leur rythme de croissance (baisse régulière des taux et tendance à leur stabilisation progressive autour de 2% à 3% annuel), d'autre part par le primat de l'accroissement naturel sur le solde migratoire : dans la période 1973-1985, moins d'un tiers de la croissance de la population urbaine est imputable à la migration (Dureau et Florez, 1996 : 148). Mais, même si l'intensité des flux a diminué en proportion de la population des villes de destination, l'évolution des espaces et des comportements migratoires continuent de moduler fortement, à différentes échelles temporelles, les structures spatiales, démographiques et socio-économiques des lieux d'émigration et d'immigration et les systèmes de mobilité qui s'y constituent. C'est en particulier le cas pour la région sud-ouest du pays et sa métropole, Cali.

• L'évolution particulière du bassin migratoire de Cali : les pratiques sociales de l'espace bousculent la distance entre lieux

Considérant l'information du recensement de 1973 et des enquêtes ménage de 1980 et 1989, V. Goueset (1998 : 56-57) soulignait la stabilité des bassins migratoires des quatre principales métropoles colombiennes, en dépit du changement d'intensité du processus migratoire. Il soulignait aussi le caractère relativement 'imperméable' de ces bassins migratoires pour les mouvements d'origine rurale et l'inertie de la géographie de la migration en Colombie. Des études plus récentes, réalisée par Jaramillo (1998) et Barbary, Dureau et Hoffmann (2002), mettent au jour des situations nouvelles ou trop souvent ignorées qui relativisent le modèle de segmentation en quatre bassins migratoires 'étanches'. La composition du bassin migratoire de Bogota, par exemple, connaît depuis le début des années 90, d'importants changements : le processus de métropolisation s'est affirmé avec, d'une part, la transformation de la migration depuis le Cundinamarca vers Bogota d'une immigration d'origine rurale à une mobilité multidirectionnelle au sein de l'aire métropolitaine, et d'autre part la polarisation accrue par la capitale des flux inter-urbains à l'échelle nationale et internationale.

En regard du rapport des masses démographique et économique des deux villes, une forte dispersion géographique caractérise, historiquement, le bassin migratoire de Cali, en contraste avec la concentration de celui de Bogota. Cali profite d'une région d'influence vaste comportant deux noyaux de peuplement importants (sud de la zone caféière et altiplano du Cauca et Nariño), sans concurrence avec d'autres grandes villes (Goueset, 1998 ; Jaramillo et Cuervo, 1987 ; Dureau et Florez, 1996). Ainsi, au milieu des années 80, tandis qu'environ 55% des migrants de Bogota sont originaires des deux départements les plus proches (Cundinamarca et Boyaca) et que la majorité des migrations plus lointaines provient des capitales départementales, la structure des flux migratoires vers Cali est beaucoup plus diversifiée, couvrant quatre aires géographiques d'inégales importances. L'hinterland rural et

urbain de Cali, composé des municipes du département du Valle (hors Cali) et du nord du département du Cauca, contribue pour environ 35% des origines migratoires. Le second espace, qui regroupe à peu près 45% des origines, montre que l'influence régionale de la ville s'étend à tout le sud-ouest de la dorsale andine, depuis le sud de l'Antioquia jusqu'au Nariño et Putumayo ; cette extension du bassin régional de Cali contraste fortement avec la concentration de celui de Bogota. La migration urbaine de longue distance vers Cali (région centrale et nord-orientale du pays, côte caraïbe et étranger, environ 7% du total), s'avère un phénomène ancien, relativement limité et très stable dans le temps (autre différence majeure avec Bogota). La région Pacifique constitue assurément un espace à part, tant du point de vue économique et démographique qu'en ce qui concerne sa dynamique migratoire vers Cali. Au recensement de 85, malgré l'existence de migrations déjà anciennes depuis Buenaventura, Tumaco, Barbacoas et le sud du Choco, ce territoire ne contribue que pour 13% à l'ensemble des migrations accumulées durant la période 'd'explosion urbaine' de Cali, le chiffre demeurant stable jusqu'au recensement de 1993.

Le trait majeur de l'évolution du bassin migratoire de Cali depuis 1993 **est le doublement de la contribution de la région du Pacifique dans les flux récents** (respectivement 31% des immigrants arrivés entre 93 et 96 et 30% de ceux arrivés entre 96 et 99). Cette progression est due pour partie au maintien ou à l'augmentation régulière de flux provenant des aires d'attraction 'traditionnelles' de Cali (Tumaco, côte pacifique du Cauca, Buenaventura, Sud du Choco), mais surtout à de très fortes 'poussées' migratoires en provenance d'espaces à dominante rurale, comme la vallée du Patia entre 1993 et 1996 (près de 11.000 immigrants), la côte Pacifique du Nariño (hors Tumaco et Barbacoas) et le nord du Choco depuis 1996 (respectivement 2000 et 1000 migrants environ). De tels phénomènes 'd'expulsion' depuis des régions éloignées ne sont évidemment pas sans rapport avec les bouleversements fonciers, économiques et militaires que connaissent ces territoires depuis l'arrivée des acteurs du conflit social et politique et de leurs 'bras armés' (investisseurs agroindustriels, trafiquants de drogue, guérilla et milices paramilitaires). Dans un tel contexte, les paramètres de la distance spatiale et du rapport des opportunités d'emploi, ne sont évidemment plus les seuls déterminants de la migration. Dans la logique des acteurs à faible ou moyen capital économique et professionnel, la 'distance' qui gouverne la décision migratoire est tout à la fois une contrainte forte et pluridimensionnelle : elle intègre aussi bien l'évaluation des risques inhérents au voyage (comparés à ceux du maintien sur place), que celle des opportunités d'accès à la sécurité, l'éducation et la santé (autant qu'à l'emploi), ou encore celle du capital social et culturel, plus ou moins déstructuré, que l'on quitte par rapport à celui que l'on compte trouver dans le lieux de destination. Nous y reviendrons dans le cas de la côte du Nariño.

• *L'impact démographique important à Cali des courants migratoires sélectifs par sexe et âge*

Outre leur réorientation géographique, on assiste à des changements drastiques dans la composition démographique des migrations récentes. A l'image du modèle en vigueur dans la plupart des pays d'Amérique Latine (Chackiel et Villa, 1993), la migration à destination urbaine en Colombie est le plus souvent individuelle (et non familiale), **de jeunes adultes et à dominante féminine**. Le caractère nettement féminin de la migration à destination urbaine remonte en fait aux années 50 et s'est accentuée au cours des années 70 (Yepes et Arias, 1976 : 207, Florez et al., 1987, Florez, 2000 : 70). Selon Urrutia (1990), cette féminisation coïncidant avec l'intensification de l'exode rural est à mettre en rapport avec la mécanisation

de l'agriculture, qui aurait d'abord abouti au déplacement de la main d'oeuvre féminine en raison de son caractère 'secondaire' ou lié à l'agriculture vivrière.

Selon le recensement de 1993 à Cali, le rapport de masculinité dans la population migrante était de 82 hommes pour cent femmes alors que la population native de la ville comptait 97 hommes pour 100 femmes. La migration la plus féminine était alors associée aux espaces à dominante rurale (côte pacifique du Cauca et vallée du Patia, intérieur du Cauca, côte pacifique du Nariño, Choco) ou aux villes proches (Buenaventura, Nord du Cauca), tandis que les migrations urbaines de plus longue distance avaient une structure presque équilibrée. L'enquête de 1999 met en évidence une **très forte féminisation de la migration** (73 hommes pour cent femmes dans l'ensemble des migrants) et la généralisation du phénomène à la presque totalité des origines. Ainsi, parmi les flux d'immigration en forte progression, seuls ceux provenant de Buenaventura et Sevilla se masculinisent; partout ailleurs le quotient de masculinité chute (de 84 à 64 en moyenne) à cause d'une progression du nombre de femmes immigrées de 45% alors que celui des hommes ne progresse que de 12%. On imagine à quel point les structures par sexe des flux récents sont déséquilibrées pour produire de tels changements dans la structure des stocks d'immigrants durée de vie.

D'après l'enquête CIDSE/IRD, il y avait à Cali 62% de femmes parmi les migrants de moins de cinq ans et 60% d'entre elles avaient entre 15 et 35 ans. Même si l'impact démographique direct du flux migratoire diminue depuis 1980 à cause de la baisse des effectifs, l'apport par migration d'une population en majorité féminine et concentrée sur les âges de plus forte fécondité module fortement la structure par âge de l'ensemble de la population. Elle contribue d'une part, au même titre que la migration masculine, à grossir la part des jeunes adultes dans l'ensemble de la population, et elle augmente d'autre part le taux global de natalité. Ainsi, les structures par âge des populations migrante et native à Cali s'opposent-elles en tout points. En 1999, la population des migrants est extrêmement concentrée sur les âges adultes (65% ont entre 20 et 59 ans) et comprend une part déjà importante de personnes de plus de 60 ans (20%). A l'inverse, dans la population native, les enfants et adolescents sont très nombreux (50% de moins de 20 ans) tandis que les plus de soixante ans ne sont que 4%. Au total, l'apport migratoire et le surplus de naissances qu'il engendre ralentissent de manière significative le vieillissement de l'ensemble de la population de Cali qui en 1999, comprend encore 35% de moins de 20 ans et seulement 11% de plus de soixante ans.

• *Qu'en est-il dans les lieux d'émigration ? l'exemple de Tumaco*

Au niveau de l'ensemble du pays, le caractère féminin de la plupart des flux migratoires à destination urbaine génère des déséquilibres importants, contribuant à une surreprésentation des hommes en milieu rural. Le phénomène est particulièrement accusé dans les zones de colonisation agricole récente, telles que l'Amazonie, les *Llanos*, la Côte Pacifique et l'intérieur de la région Caraïbe (Mesclier, 1999 : 76).

Le municiple de **Tumaco**, à l'extrême sud-ouest du pays, abrite quelques 200 hameaux et villages, plus la ville elle-même qui compte environ la moitié de la population totale (115.600 hab). Plus de la moitié des hameaux de Tumaco régulièrement suivis par les services de santé présentent des taux négatifs de croissance annuelle sur la période 1994-1996, dont une vingtaine des taux inférieurs à -10%. Il s'agit donc d'une très forte émigration, même si elle est inégalement répartie sur le territoire municipal. En effet, près d'un tiers des hameaux présentent au contraire une croissance démographique soutenue (taux annuel >3,5%); ce sont pour la plupart des villages situés autour de la route Tumaco-Pasto, caractérisés par un dynamisme économique plus fort que la moyenne : commerce, négoce de bois, travail salarié

dans les plantations voisines. Deux autres petites zones connaissent également une croissance démographique : le haut Chagui (zone de production de coca depuis une dizaine d'années) et la côte nord de Tumaco (San Juan), particulièrement active autour du négoce de bois.

Variable d'un lieu à l'autre, l'émigration est également sélective et entraîne des modifications importantes des structures par sexe et âge. Selon les données censitaires de 1993, les populations des 10 municipes du littoral pacifique accusent toutes un très net déficit de femmes, surtout dans les zones rurales. La pyramide de Tumaco rural, pourtant la moins « déséquilibrée » de toutes, montre toutefois un net décrochage chez les femmes à partir de la tranche d'âge 15-19 ans. Les pyramides les plus asymétriques concernent les centres urbains de Roberto Payan, Barbacoas et, dans une moindre mesure, Iscuandé ; ce sont les zones de conflit armé de la région, avec présence des acteurs de la guérilla dès le début des années 1990 : net déficit d'hommes adultes (à partir de 25 ou 30 ans) et très faible présence de jeunes enfants. Les troubles de l'ordre public semblent se répercuter assez vite sur les comportements migratoires, imposés par la force le plus souvent (fuite, déplacement).

Des données provenant de monographies concordent avec ces analyses. En 1991, la zone des rivières (cinq rivières au nord de Tumaco, regroupant une trentaine de hameaux ou villages et près de 8000 habitants) présente un taux de masculinité adulte de 117 hommes pour 100 femmes, indiquant que les femmes adultes émigrent plus que les hommes². Ce phénomène est confirmé par des données concernant l'ensemble du municipe de Tumaco³ : en 1994-1996, le taux de masculinité est de 88 en milieu urbain pour 108, en moyenne, en milieu rural : la féminisation de la ville de Tumaco a pour corollaire la masculinisation des campagnes du municipe. En milieu rural, près d'un quart des villages présentent des taux de masculinité supérieurs à 122. L'on arrive ainsi à la situation inverse de celle que décrivait Whitten dans les années 1960, lorsqu'il soulignait la propension des hommes à migrer (Whitten, 1992:11). De même, en 1975, Motta signalait que à Salahonda, municipe tout proche de celui de Tumaco, l'émigration féminine est très inférieure à la masculine (Motta 1975 : 67 et 69). Il semble que la rupture se situe vers la moitié des années 1980⁴, puis que le mouvement de migration se soit amplifié au cours des années 1990, notamment après la chute du cartel de Cali qui irriguait toute la région.

Les données du SISBEN (1994-1996) permettent, à partir de l'analyse comparée ville-campagne pour le municipe de Tumaco, de saisir certains effets et moteurs des migrations vers les villes. L'impact sur les structures familiales est évident : en moyenne, les hommes ne représentent plus que 55% des chefs de ménage en ville, contre 78% à la campagne. Par ailleurs, les chefs de ménage célibataires sont beaucoup plus nombreux en ville qu'à la campagne (48% contre 30%), et parmi eux les femmes beaucoup plus nombreuses en ville (85% des chefs de ménage célibataires) qu'à la campagne (65%). Ces différences marquées de structures familiales s'accompagnent de différentiels tout aussi importants en termes de capital scolaire : en ville, près d'un tiers des chefs de ménage n'affichent aucune scolarité, mais un quart a terminé ses études primaires pour poursuivre éventuellement au delà. En milieu rural, il sont presque 50% à n'avoir aucune scolarité, et seuls 5% ont achevé le cycle primaire. L'absence d'offre scolaire de qualité en milieu rural explique en grande partie

² Angulo Paredes, NdC ; Saya, O.M. y Riascos Torres, JJ., 1991, Aspectos demográficos de la zona de intervención del convenio CVC-Holanda. Convenio CVC-Holanda, Tumaco, noviembre 1991 (multigr.)

³ SISBEN (*sistema integrado de subsidios para el bienestar social*), 1994-1996, sur un échantillon d'un quart de la population municipale, tant en milieu urbain que dans les villages des rivières.

⁴ En 1987, un rapport de la CVC sur les cinq rivières mentionnées, note un taux de masculinité moyen de 96, c'est-à-dire relativement équilibré, mais qui recouvre des situations très contrastées, attestant par endroit le début des migrations féminines vers Tumaco et Cali (Saneamiento básico integral. CVC-Pladeicop, Cali, 1988.)

l'émigration vers la ville. Tous les entretiens le confirment : l'émigration des femmes concerne les jeunes non mariées qui partent travailler (vers Cali), mais aussi et surtout les mères d'enfant en âge de scolarisation (vers Tumaco). Ces dernières partent s'installer en ville avec leurs enfants, le mari restant éventuellement au village ou effectuant des aller-retour (bi-résidences ou migrations alternées). Tout semble indiquer que la charge de la reproduction familiale en ville - incluant l'éducation et la santé - incombe aux femmes. Cependant, le chômage des chefs de ménage atteint 16,8% en ville (8,67% à la campagne), mais près de 75% des adultes urbains déclarent « ne pas avoir de travail », contre 55% à la campagne.

• *Des comportements migratoires extrêmement diversifiés*

Au-delà du volume et de la composition socio-démographique de la migration sur la durée de vie ou des flux récents analysés jusqu'ici, il est nécessaire de considérer les trajectoires migratoires dans leur globalité. Leur identification et leur caractérisation est essentielle à la fois pour comprendre les logiques de la migration et pour interpréter les comportements des migrants, produit de l'expérience et des formes de capital qu'ils ont accumulées dans leurs différents lieux de résidence.

En moyenne, les migrants observés par l'enquête de 1998, ont connu 1,75 lieux de résidence différents avant leur **première** arrivée à Cali⁵. En fait, plus de la moitié (57%) des migrations se fait directement depuis le lieu de naissance et les migrants indirects connaissent eux, dans l'ensemble, près de deux étapes migratoires avant leur entrée dans la ville (2,75 lieux de résidence au total). Le constat important à faire d'après ces chiffres qui résument l'itinéraire migratoire jusqu'à l'arrivée à Cali tient à la variabilité du nombre d'étapes et du pourcentage de migration directe selon le **genre et les caractéristiques socio-économiques des migrants**. Globalement, la migration féminine est plus directe que la migration masculine et comprend un moindre nombre d'étapes. Mais cette caractéristique doit être mise en rapport avec l'inégalité des chances d'insertion scolaire et professionnelle des femmes et vue comme le produit des relations étroites entre migration et activité économique. Une partie des migrations féminines 'dépendantes' du conjoint ne se réalise en effet que lorsque l'homme, parti d'abord, s'est fixé dans un lieu de résidence stable où il parvient à assurer la reproduction économique de la famille. Toutefois, la migration plus directe des femmes n'est pas toujours synonyme de migration dépendante ; elle s'explique parfois, au contraire, par un projet migratoire spécifiquement féminin, directement lié aux ressources typiques du milieu urbain : emplois 'féminins', éducation et santé (pour elles-mêmes ou leurs enfants), et aussi par l'attraction du 'modèle' urbain de condition féminine (indépendance économique et sociale) ; nous en avons vu l'exemple à Tumaco.

Le nombre d'étapes migratoires effectuées par les migrants indirects entre leur lieu de naissance et leur **dernière** entrée à Cali, qui prend donc en compte l'ensemble de la mobilité résidentielle, varie selon la distance du lieu d'origine : il s'établit en moyenne à 3,7 mais chute à 2,9 pour les originaires des villes proches ou situées à moyenne distance de Cali, tandis qu'il atteint 4,3 pour les migrants de longue distance (qui sont presque tous des urbains) et 4,9 pour les ruraux du Pacifique (hors municipale de Buenaventura). Ici donc, l'accroissement du nombre d'étapes semble directement lié à l'accessibilité, déterminée par la distance kilométrique, les obstacles géographiques et l'infrastructure des transports routiers. Mais une fois encore, cette détermination n'est pas uniforme et les trajectoires résidentielles complexes recouvrent des réalités différentes selon les caractéristiques socio-économiques des

⁵ : C'est-à-dire : leur lieu de naissance et, le plus souvent, une étape résidentielle antérieure à leur migration vers Cali.

migrants. Ainsi, la complexité des itinéraires ne s'explique pas de la même manière pour les originaires de Tumaco (4,6 étapes pour les migrants ruraux, 4,3 pour les urbains) ou les migrants ruraux de la côte Pacifique du Cauca et de la vallée du Patia (5,7 étapes en moyenne) que pour les migrants, généralement plus âgés, issus des quartiers aisés de Buenaventura (4,8 étapes migratoires en moyenne). Dans le premier cas, c'est bien le coût relatif important de la migration de longue distance conjugué à la forte nécessité d'émigrer, qui produisent des parcours par étapes successives ou des tentatives répétées d'insertion résidentielle et économique à Cali. Dans le second, c'est l'accumulation économique permise par les longues résidences à Cali qui autorise les résidences alternées à Cali et Buenaventura, selon la modification des aspirations et des opportunités au cours du cycle de vie. Une illustration, donc, de l'accès socialement différencié à certains types de mobilité résidentielle.

En conclusion, il faut retenir d'abord l'importance de l'impact démographique que les migrations exercent sur toutes les catégories de lieux (métropoles, petites villes et espaces ruraux), à travers la modification des effectifs et de la composition de leur population. Les petites villes et les espaces ruraux voient leur populations se modifier radicalement sur le court terme, en volume, en structure par âge et sexe, mais également dans la composition socio-économique ; partout, les flux migratoires sont sélectifs. A Tumaco, la diminution des populations rurales marginalisées géographiquement et économiquement et l'altération de leurs structures démographiques (masculinisées et vieilles) sont des phénomènes d'autant plus brutaux qu'ils sont directement liés à l'irruption du conflit armé dans la région. Dans les métropoles, ces effets démographiques ont une temporalité plus lente car l'importance des effectifs en jeu augmente l'inertie des structures de population. Mais, comme on l'a vu à Cali, l'apport par migration d'une population en majorité féminine et concentrée sur les âges de plus forte fécondité ralentit de manière significative le vieillissement de la population.

Il faut dire ensuite que la vision d'ensemble que nous avons depuis Cali confirme le résultat des nombreuses études qui concluent à l'intensité de la migration dans le Pacifique (voir les travaux de De Friedemann, Arocha, Mota, Losonczy, Restrepo etc.) : les originaires du Pacifique présentent bien le plus fort rythme de mobilité moyen de tous les migrants vers Cali et, ce qui renforce leur spécificité, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Nous reviendrons sur ce sujet dans la deuxième partie de la communication.

Enfin, les deux tendances à la fois les plus fortes et les plus récentes que mettent à jour les données recueillies à Cali et Tumaco sont l'intensification, depuis le début des années 90, de la migration du Pacifique vers Cali et sa féminisation. On assiste de ce point de vue à « l'alignement », avec 20 à 30 années de retard, des comportements migratoires du Pacifique sud sur le « modèle » national. Serait-ce le signe de l'intégration de cette région traditionnellement marginale ? Celle-ci n'a pas, en tout cas, que des conséquences positives, comme le montre la montée multiforme de la violence.

Mais au delà d'une lecture strictement démographique ou macro-économique de la migration et de ses impacts, on doit s'interroger sur l'importance de la mobilité spatiale pour les unités familiales et les groupes sociaux qui la pratiquent, et la manière dont elle participe de leurs logiques de reproduction économique et sociale.

2. Un exemple de mobilité fortement ancrée dans la logique culturelle : les circulations matrimoniales

L'objectif de cette partie est la mise en évidence de formes de circulation dans l'espace qui constituent différents types de 'système de lieux' en interaction économique, sociale, voire symbolique. En fait, le principe d'espace de vie multipolaire semble généralisé mais il

fonctionne à des échelles sociales, spatiales et temporelles différentes selon les lieux⁶ (cf GIS).

L'exemple de la « circulation matrimoniale » dans un village du Pacifique pourrait nous permettre d'explorer cet aspect des mobilités.

Dans la baie de Tumaco au sud-ouest du pays, à quelques quatre heures de pirogue à moteur de la ville, la rivière El Mejicano compte aujourd'hui cinq villages consolidés, de 100 à 600 habitants chacun, plus un habitat dispersé le long du cours d'eau. Comme les rivières environnantes, celle-ci fut peuplée au tournant du XX^{ème} siècle par des gens originaires de la région voisine de Barbacoas, région aurifère alors en décadence et soumise à de fortes turbulences dues à la Guerre des Mille jours, guerre entre fractions qui se déroula sur tout le territoire national de l'époque. La zone littorale de Tumaco était alors peu peuplée : les groupes indiens originaires avaient été massacrés ou refoulés dès la Conquête, et les rares indiens encore présents à l'arrivée des paysans noirs se retirèrent vers les parties amont des rivières. Pour leur part, les colons blancs ou métis n'avaient pas investi cette zone et restaient uniquement dans les noyaux de peuplement « urbain » (Tumaco et Barbacoas).

Le récit local affirme que le village de Bellavista fut fondé par Balbina de la Cruz, une femme originaire de la côte équatorienne voisine. Elle eut deux époux successifs, tous deux originaires de Barbacoas et considérés également comme « fondateurs » aux côtés de Balbina. L'information recueillie⁷ couvre la totalité de leurs descendants résidents, sur quatre générations, plus des familles installées plus tard.

Tableau 1: l'univers enquêté à Bellavista (Tumaco)

G1 (les fondateurs, début XX ^{ème} s.) : Balbina et ses deux époux, 8 enfants ⁸
G2 (nés vers 1910-1920) : sur les 8, 6 restent au village, 54 enfants
G3 (nés vers 1930-1940) : sur les 54, 15 restent au village, 69 enfants
G4 (les adultes actuels) : sur les 69, 17 restent au village
Total enquêté : 285 habitants et 54 ménages des générations G3, G4 et descendants, plus les autres familles

Source : CIDSE-IRD, 1997

On s'intéresse ici à l'espace de nuptialité en ce qu'il traduirait des correspondances entre logiques sociales et logiques spatiales d'alliances et de filiation. En d'autres termes, peut-on déceler des récurrences, indicateurs de stratégies d'alliances qui auraient des significations spatiales et territoriales ? Dans quelle mesure peut-on alors les mettre en relation avec les pratiques migratoires et/ou de mobilité ?

La première génération concerne les fondateurs, venus en couples des régions voisines (Barbacoas, Ispi). A la génération suivante (G2), les conjoints des premiers descendants sont originaires de rivières voisines (Gualajo) ou des villages voisins du même río Mejicano. On est encore dans la phase des « invitations » à venir s'installer à Bellavista, qui passent notamment par les alliances matrimoniales avec des voisins partageant le même mode de vie, précaire et essentiellement rural. Ce n'est qu'à la génération suivante (G3) que l'espace de

⁶ échelle sociale: individus, ménage, groupe familial, voire communauté villageoise ou d'autre type de réseaux ; échelle spatiale: rivière ou terroir, municipale, département, région, entre deux ou trois lieux, voire plus; échelle temporelle : multi-résidence, migration alternée annuelle, pluriannuelle, à l'échelle du cycle de vie. Cf. GIS chapitre 3.

⁷ L'ensemble des informations recueillies à Bellavista l'a été grâce à la collaboration de Nelly Rivas, qui a présenté ses principaux résultats dans son mémoire en sociologie, publié sous le titre « Prácticas espaciales y construcción territorial en el Pacífico Nariñense, río Mejicano-Tumaco », *Cuadernos de Trabajo N. 41*, ed. CIDSE-IRD, Universidad del Valle. Cali, 86 p. 1999.

⁸ On ne compte ici que les enfants ayant survécu jusqu'à l'âge adulte.

nuptialité se diversifie avec des conjoints originaires de rivières plus éloignées, de Tumaco, des grandes villes du pays, et certains déjà de plus loin. Au total pour cette génération, 60% des conjoints sont encore natifs de la région proche. Cette proportion diminue légèrement à la génération suivante (G4, les adultes actuels nés vers 1960-70), pour laquelle les conjoints sont originaires pour moitié de la région, pour moitié de l'extérieur du Pacifique. On le voit, *une grande proportion des conjoints ne sont pas originaires de la région, indice de la grande mobilité des habitants. On est loin d'un modèle de communauté fermée ou restreinte à la région. Toutefois, en retournant l'argument, on pourrait souligner que malgré l'accélération des migrations depuis une vingtaine d'années, 43% des conjoints de la génération actuelle (G4) restent originaires de la même rivière, et souvent du village lui-même (33/77).*

Tableau 2: Lieux d'origine des conjoints de Bellavista, par génération

	Les rivières	Bellavista	Tumaco	Grandes villes	Autres	Total
G3	23	3	9	7	15	57
	Total région proche : 61%					
G4	23	10	5	7	32	77
	Total région proche : 49%					134

Source : CIDSE-IRD, 1997

La diversité des origines des conjoints n'est pas également répartie entre les genres. Les femmes se lient en moyenne avec des conjoints originaires de régions plus lointaines et notamment des grandes villes du pays, alors que les hommes semblent privilégier des unions avec des femmes originaires de la région, et plutôt d'origine rurale (63%, contre 45% pour les conjoints des femmes, cf. tableau 3).

Tableau 3: Lieux d'origine des conjoints de Bellavista, par genre (G3 et G4)

	Les rivières	Bellavista	Tumaco	Grandes villes	Autres	Total
Des hommes	29	6	9	2	24	70
	Total région proche : 63%			Total autre : 37%		100%
Des femmes	17	7	5	12	23	64
	Total région proche : 45%			Total autre : 55%		100%

Source : CIDSE-IRD, 1997

Resterait à connaître, pour aller plus loin dans l'analyse, les dates d'union (avant, pendant ou après migration de chacun des conjoints?) et les lieux de résidence des conjoints au moment de l'union (et non pas leurs lieux de naissance). En l'absence de ces données, on peut toutefois avancer une hypothèse : le choix des conjoints, bien que lié à la résidence – donc à la migration, passe aussi par le filtre de comportements socialement régulés, pour lesquels les lieux d'origine sont pertinents et non contingents. C'est cette question –les stratégies matrimoniales- que nous explorons dans les paragraphes suivants.

Comme ailleurs dans le Pacifique, il n'y a pas à Bellavista de prescriptions ni de règles préférentielles en matière d'alliance matrimoniale, du moins pas explicitement, et pas actuellement⁹. Il est par exemple impossible de parler en termes d'endogamie ou d'exogamie sociale ou spatiale. Mais l'analyse des pratiques matrimoniales révèle des comportements privilégiés. Ainsi, dans le Chocó voisin, Losonzy (1992) décrit la "stratégie matrimoniale idéale" qui valorise trois types de comportements : les alliances avec les cousins, la répétition

⁹ Je n'ai trouvé qu'une allusion à des stratégies explicites d'alliance, chez Perea Díaz (1990) qui mentionne l'existence d'unions « por encargo anticipado », par accord anticipé entre les parents, parfois dès la naissance des futurs époux. Ce même auteur citait la phrase d'un ancien selon lequel, avant, « on ne se mariait pas seulement avec la femme, la relation engageait aussi les vieux [les parents] »

d'alliances entre collatéraux et la diversification géographique des alliances. A partir des données concernant les générations G3 et G4, on remarque que *le schéma le plus commun à Bellavista consiste à établir des relations avec des conjoints d'autres rivières de la région - plutôt que des villages de la même rivière-, avec répétition d'alliances entre frères et soeurs.* Il y a eu en effet, depuis les premières générations qui privilégiaient les unions avec les voisins immédiats, une diversification spatiale du réseau d'alliances, qui reste cependant concentré autour des rivières de la baie de Tumaco. Dans ces rivières, il s'accompagne de l'établissement de relations répétées avec certains villages (cf. **carte 1**).

On peut aller plus loin. Ces comportements différenciés concernent non pas les noyaux familiaux mais les branches familiales (c'est-à-dire l'ensemble de plusieurs noyaux familiaux descendant d'un même ancêtre). *On peut en effet repérer des pratiques matrimoniales récurrentes au niveau des douze branches familiales étudiées. Ces schémas d'alliances non aléatoires combinent les origines géographiques et sociales.* On repère ainsi les branches familiales dans lesquelles la majorité des conjoints sont originaires des rivières, et souvent des mêmes villages et des mêmes familles (7 cas sur 12). Un deuxième cas de figure concerne les branches familiales où la majorité des conjoints sont originaires des villes du Pacifique (Tumaco, Cali, Buenaventura, 3 cas sur 12). Enfin, deux groupes familiaux présentent des combinaisons sans récurrence évidente dans les lieux d'origine des conjoints.

Ces trois "modèles" pourraient traduire un processus de transition entre un modèle "traditionnel" - le premier- qui possède une évidente dimension spatiale restreinte à la région proche, et un schéma qui traduit l'élargissement de l'espace de nuptialité. Le troisième cas, intermédiaire, reflète les premières phases de migration et de brusque élargissement des sphères de la nuptialité vers les villes. Dans le premier cas, la précarité généralisée des ressources pousse à diversifier les alliances locales, multipliant de ce fait les possibles accès à d'autres territoires et d'autres ressources, tout en établissant des solidarités mobilisables en cas de problème majeur (perte de territoire, maladie, etc.). Mais on reste là dans un éventail assez restreint de ressources, localisées dans l'espace rural de proximité. Ces logiques de survie perdent de leur pertinence lorsque ces conditions extrêmes s'améliorent, avec la stabilisation et la consolidation de l'habitat et des ressources territoriales notamment, ou avec l'introduction d'autres types de ressources (le travail salarié, le petit commerce urbain). Il est alors possible de dissocier les stratégies matrimoniales des stratégies familiales de reproduction liées à l'espace local. De fait, des études plus poussées (Hoffmann 1999) montrent que l'on ne retrouve pas aujourd'hui, dans le Mejjicano, de correspondance entre les types d'alliances et les modalités d'accès aux ressources localisées. Le fait d'avoir un conjoint originaire de tel ou tel village ne se traduit pas par une résidence du nouveau couple dans ce village, ni même par une exploitation des ressources matérielles dépendantes de ce village (accès à la terre essentiellement). En d'autres termes, il ne semble pas que les individus et leurs familles capitalisent à un moment donné le potentiel de ressources matérielles offert par la diversification de leurs réseaux d'alliance. Ce résultat nuance considérablement les interprétations fonctionnalistes qui voyaient dans le système de parenté du Pacifique un ensemble de stratégies basées sur le contrôle de l'accès aux territoires (de Friedemann 1969 et 1974, Motta 1975).

En fait, tout semble indiquer que l'alliance ne privilégie pas tant l'accès potentiel aux ressources matérielles du lieu d'origine du conjoint que la relation elle-même, c'est-à-dire la participation à un réseau de reconnaissance mutuelle. *L'alliance permet la réaffirmation d'une appartenance territoriale commune, celle du monde des rivières. L'acte d'affiliation territoriale symbolique, par l'alliance, réactualise à chaque génération et pour chaque*

branche familiale, une « territorialité » qui peut dépasser le village ou la rivière d'origine et qui, dans le cas présent, dessine une aire d'alliances qui recouvre en gros la baie de Tumaco.

Cependant, avec l'accélération des migrations lointaines et surtout de l'urbanisation, ces logiques tendent à perdre de leur pertinence. Les ressources stratégiques pour la reproduction des unités familiales ne sont désormais plus limitées à la seule région, elles sont même principalement localisées en ville (le travail, l'accès à l'éducation et à la santé, les réseaux d'information). Par ailleurs, il faut rappeler que dans le nouveau contexte comme dans l'ancien, même là où l'on repère aisément des stratégies matrimoniales, le choix du conjoint dépend principalement des réseaux de sociabilité quotidienne. Une mobilité importante hors de la région favorise donc les unions hors-région, sans pour autant préjuger de l'installation « définitive » des nouveaux ménages hors de la région. De fait, quelques chiffres nous rappellent la complexité des mouvements : ce sont désormais 46% des conjoints qui ne sont pas originaires de la région de Tumaco (37% des conjoints des hommes, 55% de ceux des femmes). Mais « seulement » 34% des natifs de Bellavista ne résidaient pas dans la région au moment de l'enquête (41% des hommes, 27% des femmes). Ces différences constatées, notamment pour les femmes, sembleraient indiquer des mobilités complexes avec retour sur Tumaco après union avec un conjoint « extérieur » à la région ¹⁰.

L'élargissement de l'espace de nuptialité traduit les phénomènes de migration et d'urbanisation. Il participe à la construction d'un nouveau « système de lieux » dépendant des nouvelles mobilités. Un système de lieux qui valorise les nouvelles ressources, désormais urbaines, mais qui ne sont pas stabilisées¹¹ : elles dépendent du cycle de vie, du genre et du capital accumulé des individus qui migrent ou pas, loin ou seulement vers la ville de Tumaco, pour un travail éventuel ou pour y poursuivre des études, etc. (cf. plus loin).

3. Le dispositif migratoire régional dans le Pacifique colombien

Nous partirons d'un constat et de deux hypothèses. Le constat concerne la poursuite de l'émigration rurale depuis une trentaine d'années, avérée autant par les données statistiques que par les observations menées sur le terrain. Les deux hypothèses les plus largement débattues à ce sujet sont contradictoires : d'aucuns parlent d'un exode rural massif et d'un dépeuplement des villages qui menaceraient à moyen terme la reproduction de grandes portions du monde rural. D'autres insistent au contraire sur la revitalisation des zones rurales marginales grâce à la migration, aux échanges et aux innovations qu'elle suscite. Dans le Pacifique et plus précisément dans la région de Tumaco, les deux options pourraient s'appuyer sur des observations localement vérifiables sur le plan démographique. Certains villages, et non des moindres, perdent effectivement une partie de leur population ; mais d'autres, tout aussi importants, se maintiennent et croissent à des taux supérieurs à la moyenne régionale (cf. plus haut). En fait, il nous paraît plus utile de dépasser cette option binaire et de replacer le débat dans un cadre plus vaste, celui de l'évolution du « système de lieux » constitué des localités de départ, de passage et d'immigration, des réseaux et plus largement des espaces de vie et de reproduction des migrants. Dans cette optique, et sans *a*

¹⁰ Ce type d'union pourrait bien évidemment avoir été contracté dans la région même, avec un conjoint résident non-originaire de Tumaco, mais le très faible taux d'immigration à Tumaco rend cette interprétation peu réaliste.

¹¹ A ce sujet, il faut rappeler que les évolutions signalées dans ce texte sont difficiles à situer dans le temps. A un moment donné, au sein du même village, certaines familles ou groupes de familles privilégieront une logique « traditionnelle » alors que d'autres seront déjà intégrées aux mobilités lointaines, et que d'autres enfin combineront les deux. C'est d'ailleurs ce qui nous a permis de les différencier et de repérer des « stratégies matrimoniales ».

priori quant à l'évolution future des régions concernées, on cherche à voir comment les mobilités s'appuient sur des valorisations différentielles de l'espace (en fait des ressources spatialisées), et comment, en retour, les fonctionnalités de l'espace régional se modifient sous l'effet de la migration et des mobilités en général.

Les données proviennent des mêmes sources que celles précédemment évoquées, à savoir le recensement DANE de 1993, l'enquête CIDSE-IRD de 1998, exploitée de façon spécifique pour les migrants originaires de Tumaco et leurs descendants, et une enquête réalisée dans le village de Bellavista, sur la rivière Mejicano, dans le municpe de Tumaco (Nariño) en 1998, avec le concours de Nelly Rivas, sociologue de la UNIVALLE..

- ***Les espaces de la mobilité***

« *Anda andando* », « *anda viajando* » : il est en train de voyager. Cette phrase à elle seule justifie l'absence de quelqu'un et en explique le motif. Il est parti ; il reviendra, ou pas, mais le départ n'est jamais une rupture, tout au plus un éloignement. Décrit pour le Choco comme une initiation presque rituelle à l'âge de l'adolescence (Losonczy 1992), le voyage est l'expérience la mieux partagée du Pacifique, hommes et femmes confondus. Alfredo Vanin a très bien parlé de ces hommes et de ces femmes en voyage, que ce soit en pirogue ou en bus, à pied ou parfois en avion (Vanin 1999). Plus modestement, on cherchera ici à décrire les différents types de « voyages », à comprendre cette mobilité qu'il est difficile de ne pas relier à l'histoire de ces gens sans territoire reconnu à qui l'on reniait jusqu'aux origines.

Précisons les espaces auxquels il sera fait allusion dans le texte (cf. carte 1). Le terme de « local » s'applique aux espaces riverains, que ce soit la rivière du Mejicano ou les rivières immédiatement voisines, dans la baie de Tumaco dont il a été question plus haut. La « région de Tumaco » s'entend comme l'ensemble des rivières et de la ville, et correspond grossièrement au municpe du même nom. Les migrations « lointaines » sont celles qui dépassent cet espace régional. Cependant, on parlera aussi de « région Pacifique », en changeant d'échelle, pour se référer cette fois à toute la frange littorale incluse dans quatre départements (Chocó, Valle, Cauca, Nariño), et qui fut peuplée historiquement par des descendants d'esclaves noirs avant et après l'émancipation (1851-52).

On peut tout d'abord confirmer le fort pourcentage de natifs¹² qui ne résident plus dans le village même de Bellavista, avec un taux de rétention au village de seulement 37% pour les hommes et de 24% pour les femmes (cf. tableau 4). Mais on confirme également que les deux tiers environ des natifs (69% des femmes et 65% des hommes) résident encore dans la région de Tumaco : dans le village, les rivières voisines ou la ville de Tumaco. La migration lointaine, au moment de l'enquête (1998), ne concerne donc « que » 34% de la population d'origine (31% des femmes, 35% des hommes) . Les lieux de résidence hors de la région ne sont pas très variés, ce qui confirme le fonctionnement de la migration par réseaux d'interconnaissance finalement assez restreints, fondés en grande partie sur l'origine commune (« *el paisanaje* »). Les destinations principales sont la ville de Cali, (près de 20% des natifs de Bellavista y résident aujourd'hui), le port de Buenaventura et les villes industrielles du Venezuela. Pour les habitants des rivières du Pacifique, l'espace de migration est en grande majorité borné par des lieux connus de longue date, que ce soit dans la région proche ou les deux principales villes de la grande région du Pacifique.

¹² On utilisera abusivement ce terme, assimilant ainsi à cette catégorie les quelques personnes non-natives (6/142) mais qui ont résidé à Bellavista avant leur départ en migration (ce sont des conjoints de personnes natives).

Tableau 4: lieux de résidence actuelle des natifs (Bellavista, rio Mejicano, 1998), en pourcentage (142 personnes de plus de 15 ans)

	% hommes	% femmes
Bellavista	37	24
autres rivières	7	6
Tumaco	21	39
Cali	25	15
autres villes du Pacifique	7	6
autres (Venezuela, Meta, ejercito)	3	10
Sous-total région proche	65	69
Total	100	100

Source : enquête Bellavista, CIDSE-IRD 1998

La ville de Tumaco se confirme comme un lieu privilégié de résidence, sans que cela implique pour autant une rupture définitive avec le village. Bien au contraire, les migrations permettent la mise en place puis l'activation de réseaux de circulation permanente de personnes, de produits et d'informations entre rivières et ville. Les urbains offrent logement et accueil aux habitants des rivières qui résident pour quelque temps à Tumaco et nourrissent

Les sources d'information

Les données se rapportent au seul village de Bellavista, dans le río Mejicano au nord de la ville de Tumaco (58400 habitants selon le recensement DANE de 1993, soit environ la moitié de la population totale du municpe, qui était de 115 600 hab.). Lors d'un travail antérieur nous avons élaboré la « grille généalogique » de l'ensemble des habitants en 1996-97 afin de comprendre les relations de parenté et de résidence dans le village. Dans une nouvelle étape, nous cherchions à repérer les parcours des individus ayant résidé un temps à Bellavista, qu'ils en soient natifs (la majorité) ou qu'ils y aient longtemps résidé avant leur départ (les époux ou épouses de natifs : 6 cas sur 142), qu'ils habitent ou non dans le village au moment de l'enquête. Nous avons choisi de mener des entretiens approfondis auprès d'un nombre limité de personnes (30), leur demandant de reconstruire leurs propres trajectoires migratoires, et celles de leurs proches (parents, enfants, parfois les collatéraux, âgés de plus de 15 ans et non décédés). Ces informateurs étaient autant des hommes que des femmes (16 et 14) ; la majorité (24/30) avaient plus de trente ans ; 28 étaient natifs du Mejicano mais seuls 21 y résidaient encore ; les autres vivaient à Cali (1), à Tumaco (6) ou en bi-résidence Tumaco-Bellavista (2). Les entretiens eurent lieu à Bellavista pour la plupart, ou à Tumaco. Nous avons pu ainsi recueillir des informations sur les présents et les absents en 1998 (142 personnes au total), avec une répartition par tranches d'âge similaire à la moyenne.

Tableau 23 : l'échantillon, par tranches d'âge et la structure par âge d'ensemble à Bellavista

Grp. âge	Effectif	Pourcentage	Structure moyenne 1991 (CVC)
15-29	58	41	45
30-39	26	18	16.4
40-49	25	18	15.8
50-59	12	8	12.8
>59	21	15	10
Total	142	100	100

Les biais de cette méthode étant multiples, nous n'avons pas jugé utile d'approfondir les analyses en termes de « motifs de migration », ou de « perception de la migration », sauf pour les personnes directement enquêtées. C'est ce qui explique la nature plutôt quantitative des résultats présentés dans cette partie.

le village en toutes sortes d'informations, depuis les nouveaux produits de consommation jusqu'aux « nouvelles » d'intérêt régional ou local, en passant par l'actualisation des informations concernant les membres du réseau de parentèle. Tumaco fonctionne un peu

comme le pôle régional où se concentrent les informations stratégiques, qu'elles soient d'ordre familial, économique ou politique. Ainsi les relations rivières-ville renforcent les villages des rivières dans leur capacité à « être au courant », à s'intégrer dans les dynamiques régionales. Elles leur permettent par exemple, par l'intermédiaire des natifs résidant désormais à Tumaco, de ne pas être « oubliés » lors d'éventuels programmes d'infrastructures ou de développement local, d'exister sur la scène régionale. Aujourd'hui les villages ne peuvent se reproduire socialement sans les migrants urbains, qui fonctionnent comme autant d'ambassadeurs de la modernité, porte-parole des villages vers l'extérieur et médiateurs entre les deux mondes. Comme on le verra plus loin, les formes de migration sont multiples (circulaire, pendulaire, avec ou sans retour, etc..) et les relations ville-rivières ne sont pas à sens unique, le village offrant à son tour des ressources potentiellement stratégiques pour les urbains.

Si en gros, deux tiers des hommes et trois quarts des femmes quittent le village, ces dernières restent beaucoup plus, en proportion, dans la région proche, et plus précisément dans la ville de Tumaco, mais aussi vers des destinations plus lointaines, au-delà de Cali (autres villes du Pacifique et autres : 16% contre 10% des hommes). Il apparaît ainsi un espace de mobilité féminine complexe : d'une part fortement structuré autour de la ville de Tumaco avec, en petit nombre, des résidences dans les autres rivières ; d'autre part des migrations lointaines. La première configuration traduit la volonté, explicitement exprimée dans toutes les entrevues avec les femmes, d'assurer un accès à la scolarité et aux services de santé pour les enfants, que seule la ville de Tumaco peut offrir dans la région. La seconde confirme les tendances nationales à la migration des femmes vers les grands centres urbains, en dehors des questions relatives à la famille proche. Au contraire, quand les hommes partent, c'est principalement pour Cali ou des destinations lointaines mais peu variées.

Une dernière variable précise ce rapide tableau des lieux de migration. Dans les rivières et à Bellavista, *le niveau de scolarité* reste très bas et n'atteint que rarement le secondaire accompli (5% des hommes et 10% des femmes), résultat que l'on doit mettre en relation avec l'absence d'offre scolaire et une moyenne d'âge plus élevée que dans les autres lieux de résidence. Comme il était prévisible, à l'autre extrême, c'est-à-dire à Cali et dans les grandes villes, les niveaux de scolarité sont plus élevés bien que la moitié environ des résidents n'aient encore qu'un niveau de primaire. Mais on voit se dessiner des comportements différents entre les hommes et les femmes, ces dernières étant plus nombreuses à terminer leurs études secondaires et suivre des études supérieures que les hommes. Tout se passe comme si les femmes saisissaient l'opportunité de la migration lointaine pour y parfaire leur scolarité, les hommes s'arrêtant généralement au niveau du secondaire (cf. tableau 26).

Tableau 5: niveau de scolarité, selon lieux de résidence actuelle, en pourcentage (142 personnes de plus de 15 ans)

	Primaire		Secondaire incomplet		Secondaire complet		Etudes supérieures	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
Rivières	100	100	0	0	0	0	0	0
Bellavista	90	73	5	18	5	9	0	0
Tumaco	44	41,5	39	21	0	29	17	8,5
Cali	53	46	27	8	13,5	23	6,5	23
Autres	54	75	15,5	0	23	0	7,5	25

Source : enquête Bellavista, CIDSE-IRD 1998

Ces premières données nous permettent de poser quelques hypothèses, que l'on cherchera à vérifier avec l'analyse des parcours migratoires. Comme on a commencé à le voir précédemment, *l'espace couvert par les réseaux des natifs des rivières s'étend bien au-delà*

de la région proche de Tumaco, sans pour autant constituer une maille extensive sur tout le territoire national. Bien au contraire, on reconnaît une structure d'espaces emboîtés, aux « qualités » différenciées en fonction du genre, de l'âge¹³ et de la scolarité des individus.

L'espace le plus proche correspondrait « au pays des rivières » qui abrite aujourd'hui à peu près le tiers de la population d'origine : une population relativement plus âgée que la moyenne, de niveau scolaire très bas, et un peu plus d'hommes que de femmes. Au niveau immédiatement supérieur, la ville de Tumaco, pôle régional, serait le lieu de destination des hommes de niveau de scolarité secondaire, et surtout des femmes adultes qui viennent s'occuper de la scolarité de leurs enfants. Plus loin, Cali semble être la destination privilégiée pour les hommes jeunes, et, de plus en plus, également pour les femmes jeunes qui en profitent pour y suivre des études. Les destinations plus éloignées attirent les personnes plus âgées, c'est-à-dire elles et ceux qui y trouvent un travail spécialisé en accord avec leurs compétences acquises antérieurement, ou qui y rejoignent leurs enfants (les femmes surtout).

On aurait donc un dispositif spatial aux fonctionnalités multiples, un espace apparemment ouvert et accessible aux migrants en fonction de leurs besoins et de leurs attentes, grâce aux réseaux de parents et de voisins qui garantissent « l'atterrissage » dans les lieux d'arrivée. Une analyse des trajectoires migratoires permet de préciser ce modèle.

- **Les parcours migratoires**

Pratiquement tous les habitants natifs de Bellavista ont « voyagé » au moins une fois pour une période prolongée, supérieure à un an (92% des hommes et 95% des femmes). 44% d'entre eux (58 sur 131), ne sont partis qu'une seule fois, qu'ils soient revenus au village pour n'en plus bouger ou qu'ils soient restés sur leurs premiers lieux de migration. Un peu plus de la moitié déclare une seconde étape de migration, et la moitié de ceux-ci une troisième. Une minorité de personnes ont connu d'autres étapes encore, jusqu'à cinq (cf. tableau 6).¹⁴

Tableau 6: Les trois premières étapes de migration et leurs destinations principales (142 personnes de plus de 15 ans, dont 131 ayant migré au moins une fois)

Destination à l'issue de l'étape de migration	première étape	deuxième étape	Troisième étape
Reviennent au village ou dans la région proche	62	35	27
Restent dans un même lieu, hors de la région proche	20	29	0
Continuent à voyager, hors de la région proche	49	9	8
TOTAL de population migrante, par étape	131	73	35

Source : enquête Bellavista, CIDSE-IRD 1998

Les premiers départs ont toujours lieu avant d'avoir atteint 25 ans, pour des motifs déclarés de recherche de travail et/ou poursuite des études, mais aussi « pour chercher la vie » et « ouvrir son chemin ». Pour les étapes de migration ultérieure, les gens déclarent essentiellement la recherche de travail pour les hommes, et, pour les femmes, les « raisons familiales » : l'éducation et la scolarisation des enfants.

¹³ Non abordé ici, cette variable est étudiée dans Barbary, Dureau et Hoffmann (GIS)

¹⁴ En moyenne, les migrants lointain à la date de l'enquête (résidant à Cali ou d'autres lieux hors de la région proche), ont effectué 1,9 étapes migratoires. Cette valeur concorde avec celles obtenues dans l'enquête CIDSE-IRD à Cali, qui mentionne des nombres moyens d'étapes avant la dernière arrivée à Cali de 2,5 pour les originaires de Tumaco rural, 1,6 pour Barbacoas Rural et 1,8 pour les autres municipes du Pacifique Nariño.

L'analyse détaillée des trajectoires de migration (destination, âge du migrant, durée, motifs) permet d'en dresser une typologie sommaire, laquelle à son tour éclaire les processus de construction régionale de la mobilité. Six modalités de mobilité se dégagent:

Type I : les personnes qui n'ont jamais voyagé (les « sédentaires », 11 individus)

Type II : du village vers les rivières et les villes du Pacifique, avec ou sans retour au village (20 individus)

Type III : du village à Tumaco, puis Cali (27 individus), puis éventuellement ailleurs

Type IV : du village directement à Cali, avec ou sans d'autres étapes, avec retour dans la région (Tumaco, rivières ou village) (22 individus)

Type V : du village aux multiples destinations (sauf Cali et Tumaco), avec retour au village (9 individus)

Type VI : émigration lointaine depuis plus de 10 ans (les « émigrés »), 42 personnes.

Autres : 11 autres trajectoires complexes.

Le type I. Il s'agit de 7 hommes et 4 femmes, entre 40 et 60 ans à l'exception de deux jeunes femmes (18 et 27 ans). Groupe très minoritaire donc, il comprend les « aînés », quatre d'entre eux assumant un rôle important dans la hiérarchie sociale locale : ils sont descendants de la famille fondatrice du village, sont parmi les plus aisés sur le plan socio-économique et remplissent parfois des fonctions d'autorité au niveau interne (résolution de conflits mineurs) ou avec la société régionale (médiation). Pour eux, le fait de ne pas migrer n'est en rien un facteur de marginalisation, dans la mesure, notamment, où leurs enfants, eux, résident ou ont résidé à l'extérieur.

Le type II correspond au schéma traditionnel de la mobilité des rivières. Patrocinio (73 ans) se rappelle ses voyages de jeunesse, pour des périodes de 1 à 2 ans, travaillant à l'occasion sur l'une des nombreuses rivières de la grande région (Patía, San Juan, Mira, *carretera*). Il « cherchait sa voie » et « fuyait l'ennui » et les soucis. Il revint au village à 22 ans et ne fit désormais que de courts voyages pour des visites familiales ou des besoins administratifs. Marcos Palacios (45 ans) commence à voyager sur le tard, à 21 ans, pour « fuir la rivière » ; il s'arrête et réside à Bocas de Satinga, puis dans le Choco et à Cali, avant de s'installer à Buenaventura à 41 ans « pour y retrouver la famille ». Pour leur part, les sœurs Palacios, aujourd'hui fort âgées, quittèrent le village dans leur jeunesse, l'une pour « suivre la famille » dans le rio Chagui voisin, l'autre au contraire pour y oublier ses « dépit amoureux ». Elles y résident depuis lors. Pour eux, l'univers très large des rivières et des villes du Pacifique est un seul et même espace. Les départs ne signifient nullement rupture des réseaux familiaux, ils les élargissent. Chaque étape peut être longue, avec ou sans union matrimoniale, mais la famille est toujours au cœur de leur discours sur le voyage, que ce soit pour la fuir, la retrouver ou pour en constituer une nouvelle.

La modalité suivante (type III : Tumaco-Cali-ailleurs) est plus récente. C'est en quelque sorte la « version moderne » du voyage d'initiation. Le séjour à Cali, après une étape à Tumaco, est conçu comme temporaire, même si le retour n'est jamais planifié à l'avance. Désormais plus valorisée que le monde rural, la grande ville est le passage obligé des jeunes avant qu'ils ne reviennent résider à Tumaco. Il s'agit de connaître la métropole, d'y travailler le temps nécessaire pour subvenir aux frais du voyage et aux cadeaux de retour, mais pas obligatoirement d'aller au-delà. L'horizon de vie reste celui de la région d'origine, qui peut éventuellement s'élargir si l'occasion se présente (la moitié de ceux qui arrivent à Cali en deuxième étape y restent), mais sans préméditation. Les contacts établis à Cali forment des nœuds de réseaux actionnables à Tumaco tel celui, particulièrement connu, de ces jeunes

hommes « désœuvrés », stigmatisés à Tumaco comme délinquants sous le vocable de *aletosos* (Restrepo 1999), et qui vont « apprendre » à Cali les techniques élémentaires de la survie légalement douteuse (vols, larcins divers, agressions). Ils se réfèrent « aux grands » qui ont pignon sur rue à Cali, et viennent éventuellement chercher refuge à Tumaco lorsque les choses se gâtent là-bas.

Les départs directs vers Cali (type IV) sont plus rares : 14% des hommes et 34% des femmes y migrent dès leur première étape – contre 54 et 47% à Tumaco, respectivement -. Là les témoignages mentionnent beaucoup plus directement les motifs économiques ou les attentes précises : le travail, les études, l'installation définitive –même si celle-ci ne concerne finalement que moins de la moitié de ces personnes.

La modalité de type V concerne les voyageurs aux étapes multiples, en dehors des sentiers battus que sont Cali et Tumaco, avant un retour dans la région, et parfois même au village. Ce sont ceux qui « cherchent la vie » et veulent « voir le monde », un peu à la manière de leurs ancêtres qui parcouraient les rivières du Pacifique (type II), mais qui repoussent maintenant un peu plus loin les frontières de leur univers. Ce sont les « *retornantes* » décrits par Vanin, qui acquièrent au loin un prestige ensuite mis à profit dans le monde des rivières.

Enfin, la dernière modalité concerne plus de la moitié des migrants, ceux qui résidaient encore sur leurs lieux de migration au moment de l'enquête. Parmi eux, de nombreux jeunes sont partis depuis moins de 10 ans et n'ont peut-être pas achevé leur cycle de migration. La migration définitive, si on la définit arbitrairement comme celle de durée supérieure à 10 ans, concernerait 43 migrants, soit 31,1% de la population totale enquêtée. Elle affecterait plutôt les femmes (28 pour 15 hommes). Ces « émigrés » (pour l'heure) résident à Tumaco, Cali, dans les rivières ou plus loin (Equateur, Venezuela, Barrancabermeja), dans des proportions similaires à celles constatées pour l'ensemble des migrants. Les migrants les plus lointains représentent, pour les hommes, deux profils désormais « classiques » dans la région : d'une part ceux qui vont travailler dans les champs de coca (les *raspadores*) dans les piémonts amazoniens, le temps d'accumuler un pécule et d'aller plus loin ou de revenir (en général quelques mois tout au plus, mais avec des séjours répétés) ; d'autre part ceux qui tentent leur chance dans les zones industrialisées -principalement pétrolières- du Venezuela. Dans les deux cas, l'objectif économique est déterminant : accumuler pour envoyer (ou rapporter) de l'argent à la famille.

Comme ailleurs en Amérique latine¹⁵, ces modalités de parcours ne signifient pas rupture avec la région d'origine, et les ressources du village sont fréquemment sollicitées pour aider le ou la migrant(e) : la jeune femme y laisse ses enfants ou y envoie ses derniers nés à la garde des grands parents, les « petites sœurs » migrent à leur tour pour aider à tenir la maison à Cali, sans compter les retours imprévus en cas de détresse majeure. Par ailleurs, la ville s'est définitivement intégrée aux espaces de vie des habitants ruraux, et c'est particulièrement vrai pour Tumaco qui « fonctionne » sous plusieurs formes. Ce peut être une étape transitoire avant un départ plus lointain, une destination finale ou un lieu de résidence partagé avec les villages. Ce dernier cas de figure, minoritaire, n'est en effet pas rare. Il concerne aujourd'hui 5 ménages à Bellavista (sur 54 enquêtés). En général (4 cas sur les 5 constatés), l'homme reste au village pendant que la femme et les enfants résident à Tumaco. Si l'on considérait non plus les ménages mais les groupes plus élargis de parentèle, on s'apercevrait sans doute que les formes de mobilité s'articulent, dans les groupes familiaux, de façon à garantir la reproduction d'un noyau local autant que celle des individus les plus mobiles.

¹⁵ Cette conclusion concorde avec l'analyse menée en Bolivie par G. Cortes (2000).

L'espace régional fait système à partir de l'articulation des différentes modalités migratoires, sans oublier ceux qui ne partent pas. La circulation des hommes et des biens matériels et symboliques dans l'espace régional fonctionne précisément parce qu'il demeure des sédentaires, que d'autres effectuent des migrations de longue durée alors que la majorité évolue dans un système de mobilité avec retour dans la région. Les « sédentaires » et les « émigrés » constituent les catégories « extrêmes » du système, qui rendent possibles les autres modalités de la mobilité.

Concl :

Le dispositif migratoire a considérablement évolué depuis 20 ans :

Migrations plus durables : retours pensés mais le plus souvent non réalisés

Migrations féminines et familiales, avec investissement économique et scolaire

Recomposition sociale, avec répercussions spatiales.

Parmi les migrants, une grande majorité finit par revenir dans la région proche. Les diagnostics alarmants sur le dépeuplement de certains villages, surtout quand les femmes commencent à migrer massivement, ne devraient donc pas nous mener à des conclusions hâtives en terme de « déclin démographique ». Ils signalent toutefois une recomposition spatiale qui affecte considérablement les modes de penser et de s'approprier les ressources dans les espaces villageois. Les registres de légitimité « traditionnels », fondés en grande partie sur la résidence et le travail, doivent désormais s'adapter à ces nouvelles conditions, celles où des villageois-urbains (bi-résidence Tumaco et village) ou des migrants-revenants disposent de ressources nouvelles, matérielles ou non matérielles, qu'ils peuvent mettre à disposition du collectif –la famille, la parentèle élargie, le village- ou au contraire utiliser dans des stratégies individualistes. En tout état de cause, les légitimités acquises en milieu urbain, particulièrement par la scolarité ou l'intégration dans des réseaux de pouvoirs locaux, sont susceptibles d'être activées dans, par et pour les gens des rivières.

• *Les émigrants du Pacifique à Cali...*

L'information sur les biographies migratoires recueillie dans l'enquête Cidse/Ird de 1998 à Cali nous a permis, en utilisant une méthodologie spécifique¹⁶, de construire une typologie des trajectoires de migrants depuis leur lieux de naissance jusqu'à leur dernière arrivée à Cali avant l'enquête. Cette analyse débouche sur une partition en 34 classes, dont 14 classes regroupant des originaires de la région Pacifique¹⁷ qui totalisent 18% des migrants durée de vie à Cali. C'est à l'aide de l'exploitation de ce segment de la typologie que nous allons broser, à grand traits, un portrait des émigrants du Pacifique à Cali, de leurs itinéraires résidentiels mais aussi des caractéristiques démographiques et socio-économiques qui en font, comme nous le verrons, une population en même temps particulière et hétérogène. Au sein de

¹⁶ : L'Analyse Harmonique Qualitative est une méthode de statistique descriptive des processus aléatoires proposée par Deville et Saporta en 1982 et adaptée pour la classification des trajectoires biographiques par Barbary en 1995 (cf. Barbary et Pinzon Sarmiento, 1998)

¹⁷ : 10 classes de migrants provenant de ce que nous appellerons le 'Pacifique lointain', c'est à dire les régions côtières des départements du Nariño et du Cauca (incluant la vallée du Patia) et l'ensemble du département du Choco, auxquelles s'ajoutent 4 classe de migrants du municpe de Buenaventura (département du Valle del Cauca).

cet ensemble, nous tenterons de dégager ce qui distingue les originaires de la côte du Nariño et plus particulièrement du municiple de Tumaco.

Résultat à la fois de choix méthodologiques raisonnés et des points communs que présentent les trajectoires des originaires d'un même lieux, la typologie se structure avant tout selon les lieux de naissance des migrants¹⁸ ; ceci convient parfaitement à l'exercice que nous nous proposons. Ainsi, les 14 classes d'émigrants du Pacifique sont toutes constituée autour d'une très forte majorité de natifs d'un même lieu¹⁹ et l'on peut par conséquent scinder l'ensemble des trajectoires menant du Pacifique à Cali en quatre grands groupes d'origines régionales. Le premier groupe en importance (34% des immigrants du Pacifique à Cali) est formé des 8 classes d'originaires de la côte du Nariño dont 61% sont natifs de Tumaco, 25% de Barbacoas et 38% d'origine rurale. La côte du département du Cauca et la vallée du Patia sont l'origine du second flux (31% des migrants du Pacifique), composé pour 42% de ruraux. Les natifs du municiple de Buenaventura, regroupés dans 4 classes, forment à eux seuls près du quart des immigrants du Pacifique à Cali et sont pour la plus part (82%) d'origine urbaine dont une majorité issue des quartiers aisés de la ville (53% des urbains). Enfin le Choco, dont la population a diversifié de longue date ses destinations migratoires entre Medellin, Buenaventura, Cali, Bogota etc., n'envoie que 11% des immigrants du Pacifique à Cali dont 63% sont d'origine urbaine.

Si l'on s'en tient aux indicateurs synthétiques (proportion de migrants directes, nombre moyen d'étapes, durée moyenne des étapes), les trajectoires des migrants du Pacifique se différencient assez peu de celles des autres immigrants à Cali. La proportion de migration directe, en particulier, est stable autour de sa moyenne (57%) pour l'ensemble des migrants de la région Pacifique; elle n'augmente significativement que pour les migrants d'origine urbaine proche ou à moyenne distance de Cali, et ne diminue au contraire que pour les migrants d'origine très lointaine (Nord ou Est du pays et étranger). Cependant, en écartant les migrations directes - dont une part importante est liée au regroupement familial à Cali-, les originaires du Pacifique lointain (Nariño, Cauca, Choco) **ont, globalement, une fréquence de mobilité résidentielle plus élevée** que les migrants d'autres origines : en moyenne, les natifs des campagnes ont connu jusqu'à leur dernière entrée à Cali un changement de résidence tous les trois ans (2,7 ans pour les originaires des centres urbains), tandis que la durée moyenne des étapes résidentielles dans les trajectoires issues du municiple de Buenaventura, de l'hinterland rural et urbain de Cali, de l'altiplano du Nariño et Cauca ou de régions plus lointaines est de quatre ans et demi.

Mais c'est surtout lorsque l'on détaille les trajectoires et les lieux dans lesquelles elles se déroulent que la migration du Pacifique **se distingue nettement par l'étendue de l'espace géographique parcouru par les migrants**. Les trajectoires issues de la région du pacifique lointain, auxquelles il faut ajouter celles des originaires des quartiers populaires de Buenaventura, comprennent presque toutes un nombre important d'étapes migratoires de longue distance, soit au sein de la grande région sud-ouest du pays (par exemple, depuis la côte du Nariño vers Buenaventura, Cali, l'intérieur du Cauca, le sud du Valle ou la région d'Antioquia), soit plus loin dans le reste du pays, voire même à l'étranger (Panama, Equateur et Venezuela). Ainsi, dans l'ensemble de ces 13 classes de la typologie, durant les dix années précédant la dernière arrivée à Cali, entre 20 et 50% des individus résident hors de leur

¹⁸ : au sens de la nomenclature d'agrégation géographique que nous avons retenues : 36 postes pour l'ensemble du pays dont 14 décrivant la région Pacifique, qui apparaîtront dans le commentaire.

¹⁹ : Toujours plus de 80% de l'effectif de la classe, le plus souvent plus de 90%. Par exemple, la classe libellée 'Tumaco rural' comprend ...

département d'origine, à des distances généralement considérables de leur lieux de naissance. **La fréquence d'épisodes résidentiels à Cali** (précédant celui en cours au moment de l'enquête) est, quant à elle, une caractéristique spécifique des itinéraires d'émigrants du municiple de Tumaco (urbains comme ruraux) et, dans une moindre mesure, des campagnes du Choco (cinq classes de la typologie). L'expérience d'une migration à Cali, d'une durée variable selon les individus, s'acquière au long d'une période de temps elle aussi variable : depuis l'année précédant la dernière entrée à Cali jusqu'à une antériorité qui peut atteindre vingt ans dans certain cas. A un instant donné, elle concerne de 10 à 30% de l'effectif de la classe, et au total, compte tenu des rotations entre individus, plus de la moitié des migrants des cinq classes l'on connue. Elle est le plus souvent située dans les quartiers populaires orientaux, en particulier dans le district d'Agua Blanca ; c'est le cas pour tous les migrants d'origine rurale (Tumaco et Choco) et la grande majorité des originaires des quartiers d'autoconstruction précaire de Tumaco (habitat sur pilotis et quartiers d'invasion récents), tandis qu'une partie des natifs des quartiers consolidés ont résidé dans des quartiers plus aisés à Cali.

Les trajectoires complexes au long cours des migrants du Pacifique lointain, marquées également à Tumaco et dans le Choco rural par l'intensité des relations avec Cali, s'opposent d'une part à celles des migrants d'origines proches de Cali (Buenaventura et reste du Valle, Nord du Cauca, Viejo Caldas) qui, sans surprise, se jouent pour l'essentiel au sein de cet espace régional. Le plus souvent réduites à une migration directe, parfois précédée d'une étape dans les villes moyennes de la conurbation de la vallée du Cauca (Tulua, Buga, Cartago, Palmira, Santander de Quilichao etc.), elles comportent, de manière plus surprenante, moins d'alternances résidentielles entre Cali et les lieux d'origine que les trajectoires des migrants de Tumaco et du Choco rural (la seule exception notable, dont il a déjà été question, concernant les originaires des quartiers aisés de Buenaventura). D'autre part, ce qui nous intéressera d'avantage car nous nous situons maintenant dans un contexte plus comparable du point de vue des distances topographiques à Cali, elles contrastent avec les itinéraires migratoires en provenance de la partie andine de la grande région sud-ouest : intérieur du Cauca et Nariño, Antioquia, Tolima et Huila). On est frappé là aussi par l'importance des migrations directes vers Cali (généralisées dans le cas du Cauca, urbain comme rural, et du Nariño rural, largement dominantes ailleurs), la restrictions des lieux d'étapes antérieures à l'espace urbain des départements d'origines ou aux villes moyennes proches de Cali, la très faible fréquence des résidences à Cali et l'absence presque totale de migration au dehors de la région sud-ouest du pays²⁰.

Les résultats de l'approche statistique menée à Cali par l'observation des trajectoires de migrants s'accordent donc avec ceux des études plus qualitatives effectuées dans les zones d'origine pour aboutir à une conclusion importante. *Dans le contexte de la grande région sud-ouest du pays, les pratiques migratoires des habitants du Pacifique se distinguent fortement par trois caractéristiques : la fréquence élevée de la mobilité résidentielle, la grande amplitude spatiale des trajectoires, et l'intensité des relations migratoires avec Cali.* Ce profil singulier de la mobilité entre le Pacifique et Cali s'accompagne, comme nous allons le voir maintenant, d'une spécificité, 'socio- raciale' de cette population d'immigrants, ce qui nous conduit à nous interroger sur les conditions de son insertion socio-économique dans la ville. Pour des raisons méthodologiques, nous ne pouvons pas détailler les caractéristiques proprement démographiques de ces groupes de migrants et leurs éventuelles singularités par

²⁰ : Les seules exceptions concernent la classe des migrants de l'intérieur du Nariño urbain, qui ont connu pour environ 20% d'entre eux une résidence dans le reste de la Colombie, et une petite classe de vieux originaires des campagnes du Viejo Caldas et d'Antioquia dont la moitié environ a migré à l'étranger avant de venir à Cali).

rapport à d'autres origines (structure par âge et sexe, nuptialité, composition socio-professionnelle)²¹. Trois variables permettent cependant des conclusions statistiques solides : la caractérisation phénotypique des individus par l'enquêteur, le niveau d'éducation et la strate socio-économique du lieu de résidence dans Cali.

• ... *malgré un avantage comparatif de niveau d'éducation ...*

Les migrants du Pacifique constituent, comme nous l'avons dit 18% du total de la population migrante de Cali, mais représentent 58% des migrants noirs et 21% des mulâtres tandis qu'ils contribuent au contraire très faiblement aux populations migrantes blanches et métisses (respectivement 9% et 6%). Les caractéristiques phénotypiques des migrants du Pacifique varient elles-mêmes selon les lieux d'origine. De 85% à 100% de population noire pour l'ensemble des flux provenant de la côte du Nariño et du Choco (à l'exception néanmoins des natifs des quartiers sur pilotis de Tumaco dont 31% sont mulâtres et 24% métisses), on passe à une composition beaucoup plus mélangée dans le cas de Buenaventura (plus d'un tiers de population non noire pour l'ensemble du municiple et même 37% de population blanche dans les migrants natifs des quartiers aisés) et surtout de la région Pacifique du Cauca (les blancs et métisses sont alors majoritaires : respectivement 70% et 75% dans les flux d'origine rurale et urbaine). Malgré ces variations locales, *il faut retenir en résumé la très forte singularité 'raciale' des migrants du Pacifique dans leur ensemble : 58 % de noirs et 21% de mulâtres (soit près de 80% de population afrocolombienne) contre respectivement 15% et 10% dans l'ensemble de la population de Cali.*

Contrairement au stéréotype répandu sur le handicap de niveau d'éducation de la population afrocolombienne à Cali, **le capital éducatif des migrants du Pacifique à la date de l'enquête est nettement supérieur à celui de beaucoup d'autres migrants.** Ce différentiel est avéré pour l'ensemble des 14 classes de la typologie qui les représentent par rapport à la moyenne des migrants : on trouve 54 % de niveaux secondaire et supérieur chez les migrants du Pacifique contre 51% seulement en moyenne. L'écart global s'explique surtout par l'effet du niveau d'éducation très élevé des migrants de Buenaventura (79% de secondaire et supérieur). Mais l'avantage relatif des originaires du Pacifique s'accroît systématiquement lorsqu'on les compare à d'autres flux en essayant de contrôler le contexte des lieux d'origine (distance à Cali et migration rurale ou urbaine). Ainsi chez les migrants ruraux : 42% de ceux de la côte Pacifique du Nariño ont un bagage éducatif secondaire ou supérieur alors que ce n'est le cas que pour 9% de ceux des campagnes de l'intérieur du département ; différences également considérables dans le département du Cauca (64% chez les migrants du Pacifique contre 33% chez ceux de l'intérieur), du Valle (61% des ruraux originaires de Buenaventura contre 29% des ruraux originaires du sud du département) ou chez les ruraux du Choco (54%) comparés à ceux des campagnes du Viejo Caldas et d'Antioquia (31%). Hormis le cas particulier de la ville de Buenaventura, les contrastes sont moins forts pour les migrants d'origine urbaine mais restent à l'avantage des originaires de la zone Pacifique (à l'exception toutefois du département du Cauca).

Les observations effectuées à Tumaco suggèrent qu'il faut associer le constat que nous venons de faire à Cali à un processus d'émigration très sélective depuis les campagnes du Pacifique : seuls les individus les mieux dotés en capital éducatif entreprendraient la migration vers Cali.

²¹ : Les variables qui leur correspondent (âge, sexe, statut matrimonial et statut d'activité) ont en effet été utilisées pour contrôler par la méthode des quotas la structure de l'échantillon biographique prélevé dans la population des ménages. De ce fait, si cette méthode permet de garantir la représentativité d'ensemble de cet échantillon, en revanche les structures des petits effectifs correspondant aux classes de la typologie ne peuvent pas être considérées comme statistiquement fiables.

Cependant, pourquoi cette sélectivité serait-elle plus forte que dans les campagnes de l'altiplano ou celles des zones caféières alors que les facteurs socio-économiques et militaires 'd'expulsion' de la population, qui contraignent et, le plus souvent, balayent les stratégies individuelles, y sont tout aussi puissants ? L'autre hypothèse serait celle d'un surinvestissement collectif des populations du Pacifique dans l'éducation, perçue comme la condition requise pour l'insertion économique à Cali. Il est néanmoins douteux que cet investissement ait eu lieu dans les zones d'origine des migrants, étant donné l'insuffisance chronique d'offre scolaire dont elles souffrent, mais bien plutôt au cours de la trajectoire migratoire et probablement pour une grande part à Cali, entre la date d'arrivée dans la ville et celle de l'enquête²². Quoiqu'il en soit, **il faut surtout se demander si cet avantage relatif de capital éducatif des migrants du Pacifique à Cali est converti en terme d'insertion socio-économique.** En 1998, au moment de l'enquête, cet enchaînement 'logique' est souvent contrarié comme nous allons le voir et la situation s'avère contrastée.

• ... *connaissent une insertion socio-économique très inégale*

L'étude globale de la ségrégation résidentielle de la population afrocolombienne à Cali n'est pas ici notre propos. Elle a fait l'objet, tout au long du programme Cidse/Ird d'analyses variées, tant par les sources (recensement de 1993, enquêtes ménages du Dane de 1996 à 2001, enquête Cidse/Ird de 1998 et enquête Cidse/Banque Mondiale de 1999) que par les méthodes (cartographie et étude statistique des aires de résidences, calculs d'indices de ségrégation, etc.), dont l'ensemble des résultats prouve l'existence d'une ségrégation résidentielle de la population noire à Cali, toutefois modérée en comparaison, par exemple, des grandes villes des Etats-Unis. Le processus sous-jacent à cet état de fait est celui d'une dynamique de congrégation socio-raciale dont l'intensité et l'échelle spatiale varient selon les aires sociales dans la ville et qui touche particulièrement les populations noires et mulâtres des classes moyennes (cf. Barbary et alli. 1999 : 37-41, 53-61 et 71-76, Urrea et Ortiz 1999, Dureau, Barbary et Lulle 2002 : 42-49). Indépendamment de ce contexte de ségrégation spatiale, nous considérerons ici la strate socio-économique de résidence (non localisée²³) comme indicateur de l'insertion socio-économique des migrants à Cali et, comme précédemment pour le niveau d'éducation, nous comparerons les groupes de migrants d'un même contexte d'origine (rurale/urbaine et départementale).

Si l'on prend pour exemple la comparaison des migrants ruraux de la côte du Nariño avec ceux de l'intérieur du département, on constate que malgré l'avantage comparatif des originaires du Pacifique en terme de capital éducatif, ceux-ci restent dans leur très grande majorité cantonnés aux strates d'habitat populaire (strates 1, 2 et 3 : 80% des migrants ruraux de Barbacoas, 84% de ceux de Tumaco et 100% de ceux des autres municipes) tandis que les migrants de l'intérieur sont parvenus à accéder pour près de la moitié d'entre eux (48%) à une résidence dans les trois strates supérieures. Ce schéma très inégalitaire se répète pour les migrants ruraux du Choco et, dans une moindre mesure pour ceux du Pacifique Cauca et de Buenaventura, en regard de l'insertion socio-économique à laquelle parviennent leur congénères des campagnes de l'intérieur (Antioquia et Viejo Caldas rural, Intérieur et nord du

²² : L'analyse des données biographiques sur les carrières scolaires devrait permettre de fouiller plus avant cette question.

²³ : A partir d'une nomenclature en six postes, de la n° 1 (habitat le plus pauvre) à la n° 6 (habitat très aisé), la stratification socio-économique de l'espace urbain est utilisée en Colombie pour moduler les tarifs des services publics dans un souci de justice sociale. Elle est établie grâce à une enquête de caractérisation de l'habitat et de l'espace public qui attribue une strate à chaque côté d'îlot (*manzana*). Nous l'utilisons ici sans tenir compte de la localisation de l'îlot dans la ville.

Cauca, Nord du Valle). Lors de la présentation de ces résultats à la population du quartier El Retiro à Cali, une jeune étudiante a résumé d'une phrase sa réaction : « *A nosotros los negros nos dejan en paz mientras estamos bien jodidos o ya cuando somos futbolistas profesionales, pero cuando se busca salir adelante es que a uno lo ponen a sudar...* ». En revanche l'insertion socio-économique des urbains du Pacifique n'apparaît pas globalement moins bonne que celles des urbains de l'intérieur et, dans certains cas, elle peut s'avérer meilleure (migrants de Barbacoas, des villes de la côte du Cauca ou des quartiers aisés de Buenaventura).

Ces différents constats posent la question des inégalités socio-raciales dans l'accès aux ressources économiques en ville d'une manière à la fois précise et nuancée. Pour les migrants ruraux, il ne fait pas de doute que les originaires du Pacifique sont considérablement freinés dans leur ascension sociale par un facteur de discrimination dans l'accès aux emplois et aux rémunérations auxquels leur permettrait souvent de prétendre leur avantage relatif de capital éducatif. L'existence à Cali, dans certains segments du marché de l'emploi, d'une discrimination proprement raciale de la population afrocolombienne est avérée par d'autres études qualitatives. Cependant nous sommes loin de pouvoir conclure, au plan statistique, sur son importance et son rôle dans les inégalités d'insertion socio-économique. L'hétérogénéité, observée dans le paragraphe précédent, des conditions sociales selon les origines régionales et surtout l'opposition entre migrants ruraux et urbains montre bien que le processus n'est pas uniforme et que la composante raciale y prend probablement une part variable, en interaction avec d'autres critères discriminatoires : lieux et temps de résidence à Cali, genre, position dans le cycle de vie, trajectoire professionnelle, etc. L'étude statistique 'toutes choses égales par ailleurs', qui réclame une méthodologie sophistiquée, reste à faire. D'autre part, la variable de l'éducation ne saurait évidemment à elle seule rendre compte des inégalités dans l'accumulation des différentes formes de capital (économique, culturel, social) qui conditionnent à leur tour l'accès aux ressources urbaines. Mais l'analyse simple menée ici a selon nous le grand mérite de déplacer le débat sur l'inégalité raciale à Cali depuis son terrain le plus 'traditionnel' et médiatisé, celui de la ségrégation résidentielle, voire d'un prétendu ghetto racial dont les résultats de cette recherche ont démontré qu'il n'existe pas, pour le recentrer sur la question cruciale des inégalités de revenus et donc d'accès à l'ensemble des ressources urbaines.

4. La grande région Pacifique, un espace migratoire contemporain ?

Avec ces résultats recueillis dans les espaces de départ et d'arrivée, on cherche maintenant à comprendre les relations entre mobilité résidentielle, circulation des biens et identité territoriale et culturelle dans la grande région du Pacifique. Pourquoi cet intérêt pour « le Pacifique » ? parce que, historiquement, cette région a constitué l'horizon et la référence identitaire des Noirs ruraux de Colombie, et parce que ce rôle de « référence » s'est encore accentué avec les modifications constitutionnelles des années 1990, qui se fondèrent sur « les régions rurales riveraines du Pacifique » pour construire la législation spécifique aux « communautés noires » du pays (Loi 70 de 1993). Dès lors, il semble pertinent d'étudier en quoi les conditions actuelles de mobilité et de circulation participent, ou non, à cette « construction » du Pacifique en tant que région de référence. Rappelons que la ville de Cali, en tant que capitale du département du Valle del Cauca, est partie intégrante de cette région du Pacifique (de même que les villes de Pasto, Popayán et bien évidemment Quibdó).

Les données recueillies dans la région de Tumaco et à Cali nous semblent illustrer assez bien la thèse défendue dans ce chapitre. Les formes différenciées de migration et de circulation

identifiées tant chez les émigrants de Bellavista que chez les immigrants du Pacifique à Cali, concourent, dans leur ensemble, à la mise en relation d'une série d'espaces emboîtés qui s'étend à la région Pacifique entière et même au delà. Bien sûr, la densité et l'intensité des liens matériels et symboliques qui s'établissent entre ces lieux varient très fortement selon les directions et les distances, laissant de grands 'vides' qui se combleraient d'ailleurs en grande partie si l'on généralisait l'observation à l'ensemble des lieux d'émigration du Pacifique²⁴. Plus qu'une structure concentrique, c'est un schéma réticulaire qui organise cet espace migratoire le long de 'routes' où se concentre la mobilité. Dans le cas de l'axe Bellavista/Tumaco/Cali, elles se dessinent autour de cinq espaces cardinaux : (i) Bellavista, (ii) l'espace des rivières de la baie de Tumaco, (iii) la ville de Tumaco, (iv) les villes de Cali et Buenaventura, (v) d'autres destinations extérieures à la région Pacifique. Mais au total, la somme de ces pratiques migratoires engendre bien un système de circulation au sein de la « grande région Pacifique », les flux d'hommes et de biens, matériels et symboliques, qui le composent variant à différentes échelles temporelles, spatiales et sociales.

Dans le temps, ils varient bien entendu à l'échelle 'historique', avec la réorientation et la diversification des destinations des émigrants depuis leur zones d'origine et, corollaire de celle-ci, l'expansion et la recomposition des bassins migratoires des grandes villes. Mais à l'échelle du cycle de vie des migrants, les formes de mobilités se différencient également, produisant des compositions démographiques et socio-économiques spécifiques à certains types de flux : voyages 'd'initiation', migrations durables aux motifs économiques ou familiaux, installations dans les lieux d'émigration, retours aux lieux d'origine ou déplacements forcés²⁵.

Les ressources exploitées par un groupe familial, mais également par un individu, se situent dans différents lieux et ne prennent de valeur que par leur combinaison : l'homme qui reste au village pendant que la femme part en ville assurer la scolarité des enfants ; mais aussi, à l'inverse, la jeune femme qui part à Cali et ne peut y rester que parce que sa mère, au village, y accueille ses enfants, ou encore le jeune homme parti au Putumayo récolter la coca et qui revient monter son atelier de mécanique à Tumaco. Les exemples de complémentarité, dans le temps et dans l'espace, ne manquent pas. Il est alors impossible d'attribuer à telle ou telle entité spatiale un rôle précis dans la reproduction sociale, quel que soit le niveau social considéré (individu, famille, communauté villageoise). Mais, et c'est là que le raisonnement prend une autre tournure, tous les espaces ne contribuent pas également à cette reproduction, et surtout pas de façon aléatoire, sinon de façon différenciée selon l'âge, le genre et la position dans le cycle de vie du migrant.

On peut alors parler d'un « système de lieux » dans lequel les lieux de départ et d'arrivée de chaque 'route' ont des positions et des fonctions relatives qui déterminent elles aussi les

²⁴ notamment l'axe rivières-Buenaventura-Cali, et dans une moindre mesure les relations privilégiées Guapi-Popayán. Le cas du Chocó paraît plus complexe, avec des relations étroites avec Medellín mais aussi la côte Caraïbe. Ces différences confirmeraient la rupture entre les parties nord et sud de la grande région Pacifique, constatée sous de nombreux aspects (linguistiques, culturels, politiques, etc..).

²⁵ Ce dernier cas concerne une époque très récente (2000-2001) mais connaît une dynamique exceptionnelle, résultat de l'offensive paramilitaire dans toute la région du Pacifique (Sánchez 2001). Au déplacement de populations rurales installées dans des zones considérées comme stratégiques par l'un ou l'autre des acteurs armés, s'ajoute le déplacement des élites engagées dans le champ social et politique local (dans les ong pour la défense des droits de l'homme, le mouvement ethnique, mais aussi les syndicats et l'Eglise catholique), ce qui à terme modifie en profondeur la capacité d'action et d'adaptation de ces sociétés aux changements d'ordre national ou global.

volumes et les caractéristiques des flux migratoires qui les empruntent. Depuis Bellavista, par exemple, Tumaco est la destination privilégiée des femmes qui recherchent un accès réel à l'éducation et à la santé pour leur enfants, même si cela implique la segmentation de l'espace de reproduction économique et social du ménage, les hommes conservant parfois leur insertion résidentielle et professionnelle rurales ou recherchant à Cali, Buenaventura ou même plus loin de meilleures opportunités d'emploi qu'à Bellavista ou Tumaco. Les jeunes femmes, elles, recherchent plus fréquemment, dans la migration directe à Cali, l'indépendance économique et les conditions nécessaires à la poursuite des études au delà du primaire.

Les modalités de la circulation s'ajustent aussi à l'extension du groupe social concerné, à ses besoins et ses attentes à un moment donné. A l'échelle des individus d'un même ménage, on l'a vu, la logique de reproduction économique et sociale peut impliquer, dans un nombre relativement limité de situations, la segmentation spatiale de l'espace résidentiel (multi-résidence) ou des migrations pendulaires de cycle court entre le lieu de reproduction familiale et sociale et le lieu de reproduction économique. Plus fréquemment, elle pèse à divers moments du cycle de vie sur la décision de migrer et le choix du nouveau lieu de résidence. Mais l'ensemble de ces choix résidentiels individuels s'inscrit presque toujours dans des logiques plus collectives (groupes familiaux plus ou moins élargis, réseaux parfois très étendus d'originaires du même village, de la même rivière, du même municipe etc., communautés plus vastes construites autour de l'identité territoriale régionale, voire de l'identité ethnique), qu'illustrent bien les pratiques migratoires des populations du Pacifique²⁶. En effet, de toute évidence, la circulation des femmes et des hommes, et celle des biens matériels et symboliques dans ce grand espace, fonctionne selon un système de mobilités modulables et variées (tel qu'on l'observe par exemple à Bellavista), précisément parce qu'il demeure aussi des sédentaires et que d'autres effectuent des migrations de longue durée qui constituent les têtes de ponts fondamentales des autres types de migrations. Les mobilités ne sont possibles qu'au prix d'un ancrage territorial, que ce soit au départ ou à l'arrivée.

A ce propos, d'autres études²⁷ ont bien montré le rôle décisif des « colonies », ces communautés d'individus originaires d'un même village ou d'une même rivière, voire d'un même municipe ou petite région, dans les dynamiques migratoires d'un côté, les configurations spatiales –surtout urbaines– de l'autre. Comme à Cali les Guapireños ou à Bogotá les Robleños, ces groupes de « paysanaje » s'instituent dans la migration et acquièrent un rôle de cohésion sociale d'abord, et ensuite de médiation entre les migrants et la société urbaine à laquelle ils s'initient. Les références rurales de l'origine commune expliquent et légitiment les actions collectives dans le milieu d'arrivée.

Il est probable que dans le cas du Pacifique, ce phénomène par ailleurs courant soit conforté par la double discrimination unanimement –ou presque– dénoncée par les migrants : discrimination géographique (le Pacifique comme « région abandonnée de l'Etat central ») et discrimination raciale (le Pacifique comme « région noire »). Les dynamiques politiques récentes (depuis les années 1990) fondées sur la reconnaissance d'une « identité » raciale et territoriale spécifique aux populations du Pacifique, renforcent encore ce lien entre zones d'origine et lieux de migration. En effet l'identité afrocolombienne et les droits associés, initialement concédés aux seules populations rurales, sont désormais revendiqués par de nombreux noirs urbains, qu'ils soient migrants, descendants de migrants ou natifs des villes.

²⁶ Cf. à ce sujet les travaux de A.Quesnel (2001) sur le Mexique, dans lesquels il insiste sur la gestion familiale de la migration, et montre comment l'accélération des mobilités peut susciter un renversement de certaines hiérarchies sociales (entre générations, entre alliés et affiliés).

²⁷ Agudelo (), Santiago Arboleda (2001)

La référence à un territoire d'origine leur est alors indispensable pour construire un discours qui « cadre » avec les dispositions législatives. L'exemple des mobilisations politiques autour de la titularisation des territoires collectifs illustre bien cet aspect de « l'intégration migratoire » du Pacifique : ressource rurale par excellence, le territoire n'acquiert de valeur politique –et potentiellement économique- que par la construction sociale qui en est faite en tant que « territoire collectif des communautés noires ». Cette construction ne se fait qu'avec l'intervention d'acteurs urbains –qu'ils soient ou non natifs du territoire- qui s'appuient sur des légitimités en grande partie extérieures au village (le registre légal) et acquises en ville. Les relations établies dans et par la migration, entre les personnes et les groupes, et entre les espaces, dépassent de loin le registre socio-économique pour s'intégrer dans des logiques globales de reproduction politique des espaces considérés.

Conclusions

Il existe bien des constantes dans certains comportements, qui traversent les différences des caractéristiques des lieux et les calendriers.

- La forte différenciation des trajectoires migratoires selon le genre : plus forte fréquence de la migration directe chez les femmes, moindre nombre d'étapes dans la migration indirecte féminine mais durée moyenne de la trajectoire égale ou supérieure à celle des hommes, au total, une plus grande 'stabilité' résidentielle des femmes. Ceci nonobstant le fait, vérifié très généralement, que l'immigration vers les villes en général (petites et grandes) est majoritairement féminine.
- Le type d'itinéraire 'moyen' des migrants d'une origine donnée (proportion de migration directe, nombre d'étapes, durée des trajectoires observées, fréquence des retours au lieu d'origines) n'est pas déterminé simplement par la distance entre le lieu d'origine et la ville où l'on observe l'immigration. Il s'explique souvent beaucoup plus par les caractéristiques démographiques et socio-économique des flux que par la localisation ou même les caractéristiques des lieux d'origine (ruraux, urbains de différentes tailles). Plus que la distance ou les masses de population en jeu, ce sont les types de population et les dynamiques économiques et sociales dans les espaces d'émigration qui différencient les parcours migratoires, en relation bien sûr aux fonctions que les migrants assignent à leur déplacements.
- L'importance de l'impact de la mobilité, toutes pratiques de résidence confondues, sur la dynamique démographique et la structuration socio-économique des espaces d'immigration et d'émigration : recomposition des bassins migratoires des grandes villes, certes, mais aussi inertie des structures par sexe et âges marquées par les cohortes successive d'immigrants, qui contribue directement et à travers le surplus des naissances à maintenir un croît naturel soutenu, à un rythme rapide de d'augmentation du nombre de ménages et à ralentir le vieillissement des populations urbaines ; effets inverses, bien sûr, dans beaucoup d'espace ruraux d'émigration (masculinisation et vieillissement accéléré de la population).
- Confirmation du caractère plurilocal des systèmes de reproduction économique et sociale des populations, quelque soit le lieu considéré, s'exprimant selon des échelles spatio-temporelles de mobilité variées. Les individus et les unités familiales jouent sur les différents registres de la mobilité, les articulent de façon variée aux différents moments de leur cycle de vie.

Il existe un danger dans la survalorisation actuelle de la mobilité, auxquels il faut être attentif, sinon la prise en compte de la mobilité par les politiques et gestionnaires pourrait s'avérer pire que la situation actuelle de négation des pratiques plurilocales de l'espace. La survalorisation de la mobilité conduit en effet :

- d'une part à occulter le rôle des sédentaires : il faut en effet rappeler que l'espace, régional ou plus ample, fait système à partir de l'articulation des différentes modalités migratoires, sans oublier ceux qui ne partent pas. La circulation des hommes et des biens matériels et symboliques dans l'espace régional fonctionne précisément parce qu'il demeure des sédentaires, que d'autres effectuent des migrations de longue durée alors que la majorité évolue dans un système de mobilité avec retour dans la région. Les « sédentaires » et les « émigrés » constituent les catégories « extrêmes » du système, qui rendent possibles les autres modalités de la mobilité.
- et, d'autre part, à oublier le caractère profondément inégalitaire de l'accès à la mobilité (mis en évidence quelque soit la forme de mobilité considérée, ici comme ailleurs, cf. GIS). On oublie trop facilement que tout le monde n'a pas le même accès à cette ressource. La question de fond est : un mode de fonctionnement basé sur une inégale distribution spatiale des ressources qui suppose une mobilité pour y accéder n'est-elle pas plus inégalitaire qu'une situation – traditionnelle- de moindres déséquilibres spatiaux où l'accès aux ressources n'est pas filtré par la mobilité ?

Enfin les enjeux politiques autour de la construction de différentes identités locales, régionales, culturelles et ethniques, sont eux aussi, dans la Colombie d'aujourd'hui, très fortement liés à la mobilité des populations. Le rôle décisif de la communauté d'origine dans les dynamiques migratoires d'un côté, des configurations spatiales –surtout urbaines- de l'autre est avéré. Les groupes de « *paisanaje* » qui s'instituent dans la migration acquièrent un rôle de cohésion sociale d'abord, et ensuite de médiation entre les migrants et la société urbaine. L'altérité sociale qui se construit ainsi est d'ailleurs souvent confortée par divers types de discrimination et de stigmatisation des migrants. La référence à un territoire d'origine est alors souvent utilisée pour construire un discours autour de «l'intégration migratoire» de différents lieux, à l'instar, par exemple, de celui sur la grande région du Pacifique : ressource rurale par excellence, le territoire n'acquiert de valeur politique –et potentiellement économique- que par la construction sociale qui en est faite en tant que « territoire collectif». Cette construction ne se fait qu'avec l'intervention d'acteurs urbains – qu'ils soient ou non natifs du territoire- qui s'appuient sur des légitimités en grande partie extérieures aux lieux d'origine (le registre légal) et acquises en ville.